



CONTACT COMMUNICATION

Bureau +33 (0)5 61 47 00 06 / Mobile +33 (0)6 82 73 51 93 / sarahpoirot@cie111.com
3 rue de la Digue - 31300 Toulouse - France - www.cie111.com

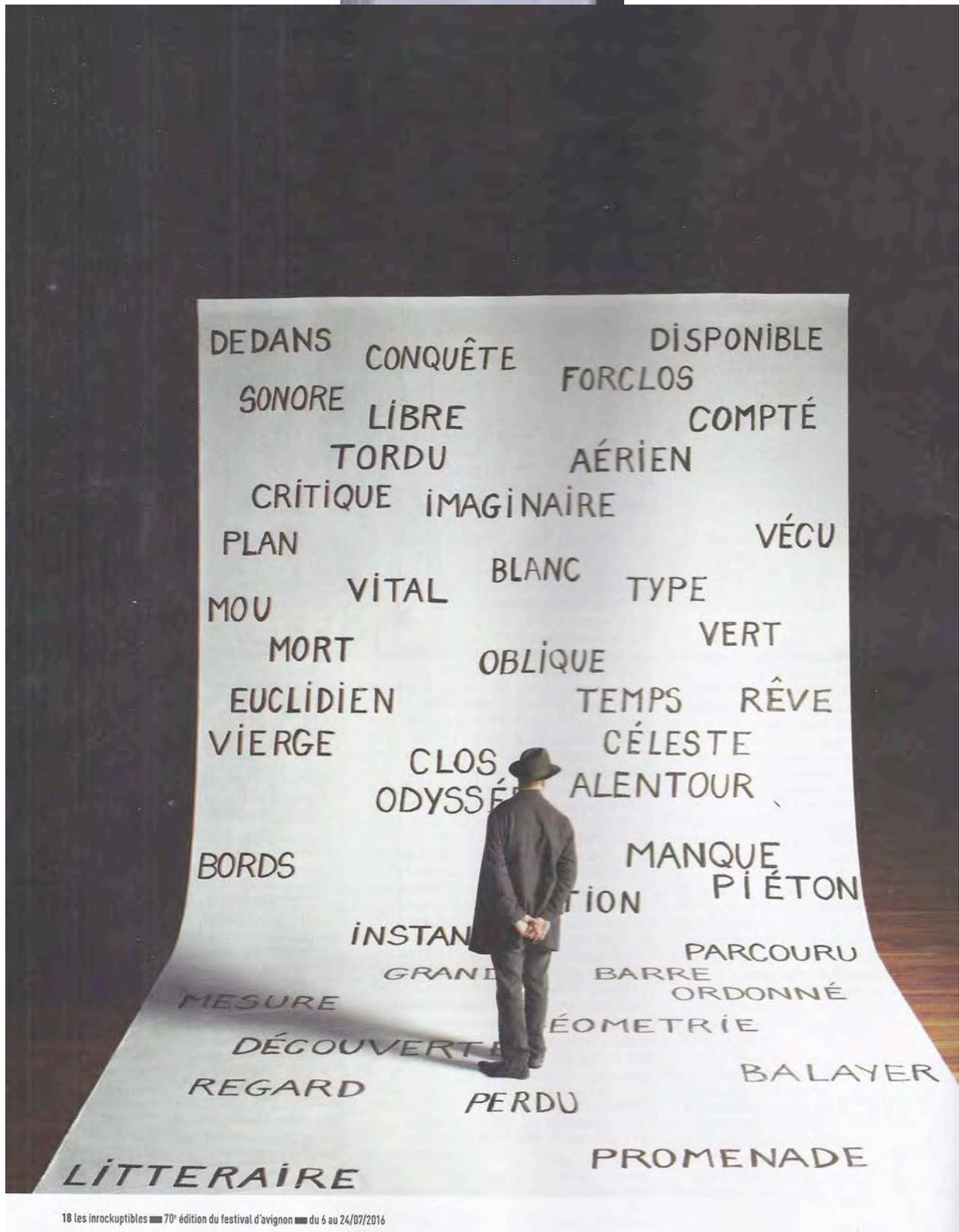
CONTACT PRESSE

Dorothee Duplan Agence Plan Bey
Bureau +33 (0)1 48 06 52 27 / Mobile +33 (0)6 86 97 34 36 / bienvenue@planbey.com
21 rue du grand Prieuré - 75011 Paris - France

PHOTOGRAPHIE

Christophe Raynaud
de Lage

70^e édition du Festival - du 6 au 24 juillet 2016
Avignon
backstage



Le vide, mode d'emploi

L'artiste hybride **Aurélien Bory** convoque Georges Perec et ses *Espèces d'espaces* pour donner corps à une création polymorphe. De la première lettre d'un texte au premier geste d'un plateau, reportage à Toulouse pour comprendre comment l'écriture se fait espace. **par Philippe Noiset**

Sur la table, une édition d'*Espèces d'espaces* de Georges Perec dont Aurélien Bory n'a de cesse d'extraire des passages face à son interlocuteur. On en vient à se demander s'il ne connaît pas le livre par cœur, lui qui vit avec depuis des mois. Puis il ouvre un cahier de notes, compilation de mots et de dessins : tout *Espèce*, sa création attendue, tient dans ces pages – et sans doute un peu dans sa tête.

Travailler sur la matière même d'un écrit est une nouveauté pour Aurélien Bory. "Il y a souvent eu des lectures à la base de mon travail : *Eloge de l'ombre de Tanizaki pour Plexus ou même Kleist et Sur le théâtre de marionnettes, un de mes livres de chevet. Mais cette fois, un livre est spécifiquement le point de départ du spectacle : Espèces d'espaces de Perec. J'aime l'idée que, chez Perec, l'action de lire nous mène vers un monde intérieur. Il en parle ainsi dans Penser/Classer. Il y a chez lui une articulation entre son écriture et sa propre histoire – l'orphelin Perec qui ne trouve pas trace de sa mère. Et Perec considère l'écriture comme un espace, une surface.*"

On imagine sans mal ce qui a pu séduire Aurélien Bory, créateur qui se joue des lignes, des transversales, du cadre de scène depuis ses débuts en 2000 avec la Compagnie 111 qu'il a fondée. Aux marges du nouveau cirque, de la danse, de la performance, il fait enfin son apparition au Festival. "Il ne s'agit pas de raconter *Espèces d'espaces*, le mieux c'est encore de le lire. Et le lecteur fera alors des sutures avec sa propre histoire. Pas question d'en passer par l'oralité non plus pour le dire. Je repense au prière d'insérer que contient le livre : il est sur une feuille volante. Il y a dans ce 'geste' une façon de s'insérer dans le monde, lâche Aurélien Bory. Au-delà du texte, ce qui m'intéresse c'est justement le Perec qui n'est pas dans le monde, le Perec arpenteur. Il marchait beaucoup. Il a ainsi tenté d'habiter l'alphabet. Son écriture, c'est déjà

une géographie. Il avait un projet sur douze lieux à Paris qu'il aurait décrits sur douze années. Il a abandonné, hélas. Il citait Butor, qui voyait la littérature comme un puzzle. Voilà ce qui intéressait Perec : la pièce manquante. J'ai réalisé alors que, pour lui, l'écriture était l'espace." Révélation qui passe par la lecture. Pour, peu à peu, prendre la forme d'un spectacle à la géométrie variable.

En fait, le Toulousain porte ce projet depuis quelques années, respire avec. "J'ai lu presque tout Perec pour découvrir des points de friction ou de ponctuation." Et Aurélien Bory de citer ses trouvailles textuelles signées Perec qui sont autant de sources d'inspiration : "Ainsi l'objet de ce livre n'est pas exactement le vide mais plutôt ce qu'il y a autour ou dedans." A partir de cette énonciation, le metteur en scène et scénographe a tissé une chaîne d'événements. "Perec évoque un monde intérieur qu'on ne peut pas combler. Je travaille de mon côté sur l'autour du théâtre et le dedans." Ce "vide" est pour Bory une nouveauté, lui qui n'a de cesse de créer des objets de scène riches de surprises : forêt de fils avec *Plexus* (2012), tableau vivant avec *Azimut* (2013), jeu grandeur nature pour *Les Sept Planches de la ruse* et ses artistes chinois (2007).

"Mais il faut que ce vide soit attaqué par la machine théâtre. Un peu comme un cauchemar. Ce qui serait pire encore. Au départ, j'avais l'idée d'un dispositif comme un pop-up, ces livres qui s'ouvrent en deux dimensions. J'ai laissé tomber quand j'ai compris que je voulais aller vers la perte de repères. Les livres même de Perec étaient extrêmement millimétrés, mais avec un côté brouillon." D'ailleurs, le metteur en scène a retenu cet aspect "work in progress" comme méthode de travail. "J'ai fait trois présentations comme trois brouillons. Une réflexion au long cours. Le tout était ponctué d'ouverture au public, de gestes spontanés. ▶



Aurélien Bory

rencontre

**“pourquoi Perce écrit-il ?
Pour laisser des traces.
Or, au théâtre, il n’y
en a pas ou alors celle
d’un sillon intérieur,
le souvenir qu’on laisse
au spectateur”** Aurélien Bory

On travaillait une semaine et on ne savait pas ce qui allait en sortir. C’était le jeu. Après, j’assemble le puzzle, je reprends cette matière de brouillons pour en faire jaillir ce théâtre ‘discontinu’.”

Autour d’Aurélien Bory, une équipe s’est constituée, démultipliant les possibles. Cinq interprètes et deux techniciens qui vont attaquer le vide. A ses yeux, l’acteur est déjà dans le titre. “Espèce, c’est l’espèce humaine. Et, au théâtre, on met l’espèce dans l’espace. Il n’y a pas le vide seul. Dans une création, on espère ne pas se cogner justement mais, de toute façon, on va rater, trébucher... On essaie le plus possible de s’en sortir”, plaisante-t-il à peine. Il a ainsi voulu couvrir tous les champs du spectacle vivant pour se donner de l’air, et a réuni pour cela un acteur (Olivier Martin-Salvan), un danseur (Mathieu Desseigne, découvert chez Alain Platel), une chanteuse (Claire Lefillâtre), une contorsionniste (Katell Le Brenn) et un acrobate (Guilhem Benoit). C’est une première avec chacun même si “cela fait longtemps que je suis le travail des uns et des autres”.

Dans une salle du Théâtre national de Toulouse, ils se retrouvent (sauf la chanteuse, absente ce jour-là) et jouent littéralement avec les lettres et le livre. Chacun propose à son tour, Aurélien tranche, demande d’accélérer tel ou tel passage.

Le rire tonitruant de Martin-Salvan venant ponctuer la séance à un rythme régulier. Dans la grande salle, c’est autrement plus tendu : un décor en trompe l’œil, des accessoires – les perches deviennent le temps d’un passage des figurants à part entière, une machine à fumigènes... Le vide et le plein ? A quelques jours de la création, tout semble se mettre en place, surtout dans le cerveau en ébullition d’Aurélien Bory. Même si le visiteur peut, lui, se sentir perdu dans cet univers en (dé)construction.

“Pourquoi Perce écrit-il ? Pour laisser des traces. Or, au théâtre, il n’y en a pas ou alors celle d’un sillon intérieur, le souvenir qu’on laisse au spectateur. Au théâtre, on réécrit tout le temps, comme un palimpseste. D’une certaine façon, je m’éloigne de ce que je fais habituellement, des créations avec des scénographies sophistiquées, je voulais que Georges Perce me décale. Il y aura des traces de mes spectacles précédents à l’évidence. Perce disait : ‘Je ne veux pas écrire deux fois le même livre.’”

Il est évident au fil des semaines de répétitions que l’espace intérieur a à voir avec la mémoire. Bory y voit un signe de plus : “J’aime quand Perce cite un ‘auteur inconnu’, et il le fait souvent, qui dit : ‘Le théâtre suit des règles très précises que personne n’a jamais pu établir.’ Je passe autant de temps à tricher qu’à respecter les règles. C’est son rapport à la vérité et cela ne le gêne pas.”

Aurélien Bory n’en a pas fini avec Perce, et s’en réjouit : “Je ne pouvais pas passer à côté d’un auteur obsédé par l’espace comme l’est Perce.” Et de rappeler que l’oulipein a travaillé sur le palindrome, cette figure de style désignant un texte ou un mot dont l’ordre des lettres reste le même qu’on le lise de gauche à droite ou de droite à gauche. “Le X était sa lettre préférée”, note-t-il. On a oublié de demander au Toulousain quelle était la sienne. On peut commencer par un A comme Avignon. ■

ESPACE

conception, scénographie et mise en scène Aurélien Bory
du 15 au 23 juillet (relâche le 18) à 18 h, Opéra Grand-Avignon

programme

ESPACE

conception, scénographie
et mise en scène Aurélien Bory

Ce surdoué que l'on range dans la catégorie "Indiscipline", aux frontières du nouveau cirque, de la danse et de la performance, s'appuie sur l'univers de Georges Perec pour imaginer une création polymorphe. *"Vivre c'est passer d'un espace à un autre en essayant le plus possible de ne pas se cogner"*, écrivait Perec. La page blanche de l'écrivain devient ici le plateau qu'Aurélien Bory et sa bande de casse-cous (dont l'immense Olivier Martin-Salvan en tête) vont transformer en euphorie collective.

→ lire aussi pp. 18-20

du 15 au 23 juillet (relâche le 18) à 18 h,
Opéra Grand-Avignon

Spectacles / Cirque / [Festival d'Avignon] « Espæce », les fuites enserrées d'Aurélien Bory

CIRQUE

[FESTIVAL D'AVIGNON] « ESPÆCE », LES FUITES ENSERRÉES D'AURÉLIEN BORY

15 juillet 2016 Par [Amelle Blaustein Niddam](#) | 0 commentaires

J'aime

10

Tweeter

G+ 0

TELECHARGER LE PDF

*Le Festival d'Avignon se place cette année sous le signe de la mort, et depuis hier soir, les spectacles ont tous un sens révélé. **Aurélien Bory** s'est passionné pour Perec, son oeuvre et sa vie marquée par la mort de sa mère exterminée à Auschwitz. **Espæce** est une fuite, une impossible fuite face à un démon qui prend la forme d'un mur oppressant.*



Note de la rédaction : ★★★★★

Aurélien Bory se passionne pour les espaces, dans des spectacles qui font la part belle à la beauté et aux équilibres (*Questcequetudeviens ?*, *Sans objet ...*). *Espæce* ne manque pas à la règle. Guilhem Benoit, Mathieu Desseigne Ravel, Katell Le Brenn, Claire Lefilliâtre et Olivier Martin-Salvan se tiennent dos au mur que l'on pense faire partie intégrante du théâtre. Ils lisent et, bientôt, ils feront ce que leur ordonne la machine : « Vivre c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner ».

Mettre en scène Perec, ou plutôt s'en inspirer, c'est indéniablement parler de disparitions. La résonance avec l'attentat d'hier soir est incroyable. La troupe est composée de circassiens (Guilhem Benoit, Mathieu Desseigne Ravel, Katell Le Brenn), d'un comédien (Olivier Martin-Salvan) et d'une chanteuse lyrique (Claire Lefilliâtre) qui vont chacun dans leur grammaire tenter de fuir.

Fuir quoi ? Ils vont être en prise avec un mur comme un accordéon. Sauf qu'ici, la brutalité est totale, quelque part entre Kafka et le labyrinthe d'Ulysse. Ce mur noir, monté sur roulettes, est plié et déplié par les artistes, eux-même pris au piège de leur enfermement. Il n'y a pas d'issue, ils disparaîtront, deviendront des ombres tracées à l'encre numérique. Ils seront des fantômes.

Bory offre un spectacle techniquement époustouflant et intellectuellement riche. Il connaît Perec sur le bout des doigts et se permet même dans un numéro de clown qui met en scène Olivier Martin-Salvan de raconter la séparation entre Perec et sa mère. Et il nous faire rire avec ce drame. Et on rit souvent ici. Il y a dans ce spectacle des images qui feront date au Festival d'Avignon : cet homme qui grimpe pris au piège entre deux murs comme celui qui dans *Inferno* de Castellucci montait dans la cour d'Honneur. Il y a ces acrobates-danseurs qui se contorsionnent jusqu'à l'impensable pour ne pas arrêter de lire, jamais, souvent dans un éclat de rire.

Il faut un bémol. Il y en a un : Bory cherche parfois à trop exceller et délite trop son propos. C'est dommage car *Espæce* frise le chef-d'oeuvre. Cette variation sur l'enfermement, cette sensation que jamais on ne s'en sortira, est d'une justesse absolue. Bory remplit les espaces vides que Perec a laissés avec de la beauté, de l'humour et de la virtuosité. Et c'est bien de cela dont on a besoin, de cela, et aussi de prières laïques pour les victimes. Comment imaginer qu'à la création du spectacle, Bory avait inscrit un kaddish, celui de Maurice Ravel en clôture. Le Kaddish est la prière que les Juifs récitent pendant leur année de deuil. Que de symboles.

"Espaece", spectacle le plus perecquien

16.07.2016

Avez-vous déjà vu... le vide scénique se transformer en une gigantesque structure sur laquelle progressent les comédiens ? Inspiration Perec pour "Espaece", surprenante pièce signée Aurélien Bory.



Les comédiens forment des mots à l'aide de livre. • Crédits : Laurent Padiou

Aurélien Bory, le metteur en scène, avait bien fait les choses : impossible, à la lecture du programme, de se douter de ce que les spectateurs allaient bien pouvoir contempler sur scène. Tout juste savaient-ils que le directeur de la compagnie 111 s'est inspiré de Georges Perec pour créer "Espaece". "Vivre c'est passer d'un espace à un autre en essayant le plus de ne pas se cogner", disait ainsi Georges Perec dans "Espèces d'espaces". Aurélien Bory, passionné par le célèbre écrivain, s'est réapproprié sa dynamique de contraintes imposées : face à la page blanche, vierge, de Perec, lui, l'homme des structures scéniques, répond avec un plateau vide, si ce n'est pour les comédiens.



 **France Culture** 
@franceculture

 **Suivre**

Avec "Espaace", Aurélien Bory s'inspire de Georges Perec et crée un espace scénique en trompe-l'œil. #Avignon2016

14:54 - 16 Jul 2016

  4  3

Sur scène donc, les comédiens sont dos au large mur, qui, par ces couleurs, suggèrent l'ardoise du professeur, effacée, striée de traces de craies, et sur laquelle tout est à écrire. "Ecrire". C'est d'ailleurs le mot qui s'inscrit sur la paroi. Les mots se succèdent : "Lire. Lire. Lire. J'écris. Que. J'écris." Les comédiens observent, interloqués et puis, à l'aide de livres, ils forment eux mêmes leurs propres lettres, leurs propres mots, leurs propres phrases : *"Lire, c'est passer d'un espace à un autre"*, disent-ils aux spectateurs en tordant pages et couvertures, en un incipit à leur propre spectacle.

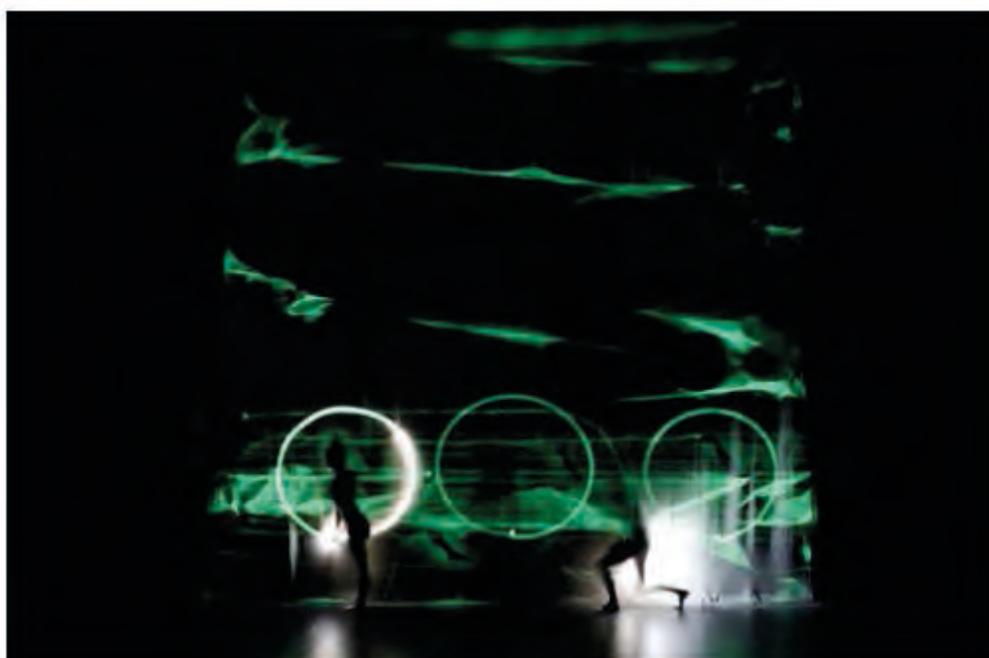
"La première phrase du livre m'a beaucoup inspiré, le véritable sujet de ce livre c'est l'écriture, explique Aurélien Bory. D'ailleurs ça commence par "J'écris" et la dernière phrase est "Ecrire", avec l'idée de laisser une trace. "Espaece" a à voir avec ce processus d'écriture, de l'espace dans l'espace, qui essaye d'écrire une histoire. [...] Je pars de l'espace scénique comme vide, et finalement je parle de l'outil théâtre, de la chose la plus simple : ce plateau vide, cette machine-théâtre qui est le régisseur de cet espace. C'est mon point de départ et en même temps j'essaye ensuite de remplir cet espace, que ce vide devienne une sorte de plein. Il est possible de l'explorer complètement avant qu'il ne disparaisse. "

Conformément aux envies d'Aurélien Bory, le vide scénique ne le reste pas longtemps. Les comédiens - issus en partie des arts du cirque - jouent d'abord avec cette "machinerie-théâtre" : les cintres où sont habituellement suspendus les décors descendent à hauteur d'homme et les acteurs se retrouvent libres d'y effectuer quelques acrobaties préliminaires. Inutile de chercher un fil conducteur dans ce spectacle qui est une invitation claire à la poésie, à la libre interprétation.

"Le langage physique, la physique de l'espace, la physique du corps, sont mon vocabulaire, ce sont mes moyens." Aurélien Bory

Un spectacle en trompe-l'œil

Le metteur en scène se joue du vide scénique : l'absence de décor n'en est pas une et, au fond, le mur-ardoise doté de deux sorties de secours s'avère être un formidable trompe-l'œil. Alors que les comédiens évoluent sur le devant de la scène, ce dernier, dans un grondement sonore, se met à avancer avant de les avaler, de les absorber. C'est en réalité un mur mobile auquel les spectateurs ont affaire. Il se plie et se déplie, avance et recule, enferme ou libère tour à tour les comédiens, semblable à un livre. Le spectateur, avec les artistes, devient lettre sur un morceau de papier. Le mur devient, lui, symbole de ce livre que les artistes pliaient pour former des lettres en introduction du spectacle : il est objet mouvant dans lequel on peut errer au gré de ses envies. Le mur se tord, se scinde et crée de nouveaux espace en autant de scènes qui, chacune, racontent leur propre histoire.



Les acrobates usent du mur mouvant, des lumières, pour raconter leurs propres histoires. • *Credits : Clémence Biau.*

"Pour Perec, l'espace est un doute. Il n'est pas tout à fait incorporé, pas tout à fait inséré dans cet espace et il cherche, par la représentation, à s'insérer," poursuit Aurélien Bory qui, à travers son spectacle, a voulu partir du vide de l'espace scénique, inhabitable, et inciter les corps *"à s'y insérer, à écrire leur propre histoire, ou en tout cas une histoire. Même Perec était un arpenteur : il voyait l'écriture comme une étendue, comme une surface, il y avait l'idée de sillonner l'espace, comme l'écriture sillonne la page. Il y a beaucoup d'entrées avec Georges Perec, et j'ai voulu m'en inspirer, ce sont elles qui irriguent toute l'écriture d'Espaeece, que ce soit caché ou non."*

On n'en dira pas plus, par peur de gâcher la surprise aux lecteurs tentés de vivre, par eux-même, l'expérience. Côté spectateurs, les convaincus comme les sceptiques reconnaissent trouver la structure fascinante : *"Je sors de ce spectacle assez bouleversé par l'univers visuel, j'avais l'impression d'entrer dans un livre, d'être une des lettres des mots que forme Perec dans son écriture"*, témoigne l'un d'eux alors qu'un autre, s'il a trouvé le spectacle *"très talentueux"* et les artistes *"très performants"*, regrette des phases du spectacle *"un peu trop longues"* :



France Culture

@franceculture

Suivre

L'espace scénique d'"Espaece" a beau convaincre, des spectateurs reprochent des longueurs au spectacle.

#Avignon2016

14:55 - 16 Jul 2016

1 3

- "Espace", d'Aurélien Bory, du 15 au 23 juillet à l'opéra Grand Avignon, à 18 h.

Pierre Ropert

Aurélien Bory dans les rêves de Perec

16 juillet 2016 / dans À la une, A voir, Avignon, Brest, Créteil, Douai, Le Havre, Les critiques, Lille, Nantes, Théâtre, Toulouse / par Stéphane Capron



photo Christophe Raynaud de Lage

Aurélien Bory est un magicien de l'espace. Il le prouve de nouveau avec son nouveau spectacle autour de l'œuvre de Perec. Un spectacle sans paroles, musical, protéiforme, où la poésie des corps des circassiens et des comédiens se confronte au mur de fond de scène. C'est magique.

« Lire c'est passer d'un espace à un autre en essayant le plus possible de ne pas se cogner. » On peut lire phrase de Perec dans l'avant-propos d'*Espèces d'espaces*. Elle est composée par la troupe d'Aurélien Bory avec des livres qu'ils triturent pour composer chaque lettre. Premier instant magique. Créer des mots avec des livres.



photo Christophe Raynaud de Lage

La page blanche d'Aurélien Bory, c'est le plateau. Il a composé pour ce spectacle une troupe d'artistes venus de différents horizons. La chanteuse Claire Lefilliâtre, les circassiens Katell Le Brenn et Guilhem Benoit, le danseur Mathieu Desseigne Ravel et le génial comédien Olivier Martin-Salvan.

Le début du spectacle est une métaphore sur le rapport entre le mur de fond de scène et le 4ème mur, celui des spectateurs. Ce mur de fond de scène devient un acteur du spectacle. Il enserre les acteurs. Il se plie et se déplie comme les pages d'un livre. Ce mur fonctionne comme une machine infernale que l'homme ne contrôle plus.

Chaque artiste crée un langage poétique avec sa propre matière et transforme l'espace scénique. Les circassiens s'envolent dans les airs sur des barres suspendues. Mathieu Desseigne Ravel se contorsionne dans toutes les positions. Claire Lefilliâtre chante Schubert. Olivier Martin-Salvan se lance dans une improvisation irrésistible sur un épisode de l'histoire de Georges Perec lorsque sa mère l'envoie en zone libre pendant la guerre face aux nazis pour échapper aux camps (elle y mourra même si on ne retrouvera pas son corps).

Le spectacle fait référence à l'œuvre la plus emblématique de Perec : *La Disparition*, roman en lipogramme sans la lettre « e ». Des « e » s'impriment comme par magie dans l'espace grâce à une machine lumineuse inventée par Aurélien Bory qui laisse des empreintes fluorescentes. « L'écriture est lumière » aimait à dire Perec. Aurélien Bory exauce les rêves de l'écrivain.

Les jeux de Georges Perec et du théâtre

Didier Méreuze (à Avignon), le 17/07/2016 à 15h44

Magicien d'un théâtre qui conjugue tous les arts, Aurélien Bory traduit à sa manière *Espaces d'espaces*. Un spectacle enchanté et enchanteur.



Espace - Conception, scénographie et mise en scène : Aurélien BORY - Conseiller à la dramaturgie : T. FADEL - Décors : Pierre DEQUIVRE - Lumière : Arno VEYRAT - Musique : Joan CAMBON - Costumes : Sylvie MARCUCCI - Avec : Guilhem BENOIT - Mathieu DESSEIGNE RAVEL - Katell LE BRENN - Claire LEFILATRE - Olivier MARTIN SALVAN - / Christophe RAYNAUD DE LAGE/festival d Avignon

Espace, d'Aurélien Bory

Opéra Grand Avignon

Alignés en rang d'oignons devant un haut mur semblable à un immense tableau noir, ils lisent, s'interrogent, répondent, en silence, à des questions posées, à des ordres donnés. Forment des mots et des phrases qu'ils dessinent en un habile agencement des livres qu'ils tiennent à la main. Ils courent, glissent, dérapent, s'affalent, s'agrippent à des barres de métal descendues des cintres et qui les ballottent dans les airs, en perpétuel mouvement.

Ils s'appuient, se heurtent, se mesurent au grand mur du fond qui soudain avance, qui soudain recule, un coup bien droit, un coup de travers, reconfigurant en permanence le plateau. Ils le tournent, le retournent au terme d'ahurissants efforts acrobatiques. Lui donnent des allures piranésiennes, à la fois tour et bibliothèque Se suspendent à sa paroi, corps à l'horizontal au-dessus du vide, perchés comme des oiseaux.

De cri à réécrit...

Un coup, une femme s'adonne à des exercices de contorsion ; une autre, la seconde se met à chanter. Lui fait écho la voix aiguë d'un homme, enchaînant en même temps qu'il les mime, de grands airs mélos du répertoire lyrique, à mi-chemin entre parodie d'opéra et bel canto.

In fine, après une dernière apparition des interprètes en ombres sur fond d'éclatantes lumières sombre, tel une page blanche, un grand écran se couvrent de mots tapés par une machine à écrire descendue des cintres. On peut y lire, entre autres : « ERRE-CRI – ECRIRE – REECRIT ».

Un OTNI (objet théâtral non identifiable)

Ainsi s'achève *Espæce*, la dernière folie d'Aurélien Bory, inventeur patenté d'OTNI. C'est-à-dire des Objets théâtraux non identifiés, non identifiables, mais toujours magiques, entremêlant, en une suite délicieuse, toutes les disciplines qui peuvent se conjuguer sur un plateau – acrobaties, théâtre, chant, danse...

Accompagné de trois hommes (Guilhem Benoit, l'acrobate ; Mathieu Desseigne Ravel, le danseur ; Olivier Martin-Savan, comédien et chanteur) et de deux femmes (Katell Lebrenn, la contorsionniste ; Claire Lefillâtre, la chanteuse), il s'est emparé du livre de Georges Perec, *Espaces d'espèces* (d'où le titre du spectacle, contractant les deux termes), non pour simplement en rendre compte, mais pour lui rendre vie à sa manière.

Sans chercher à l'adapter tel quel, page par page, il vise à restituer la structure, les pulsations, la respiration, l'esprit, défiant toutes les règles de la gravité et des équilibres pour donner la parole aux seuls corps entraînant jusqu'au vertige.

Un « ailleurs » enchanté

Dans une apparence de chaos et de désordre, sont mis en exergue, sur le double mode du puzzle et de l'interrogation intérieure, la remise en cause de l'espace tant physique que révé. Sont mis en abyme les mots, porteurs de réflexions existentielles sur le verbe, le livre, la mémoire ; sur l'« espèce » humaine, sa place, la trace, la béance, le vide, la disparition...

La représentation dure à peine plus d'une heure. On ne la voit pas passer, emporté dans un « ailleurs » enchanté. Pourtant, longtemps après avoir quitté le théâtre, une formule trotte toujours dans la tête : « *Vivre c'est passer d'un espace à l'autre en essayant le plus possible de ne pas se cogner.* »

Didier Méreuze (à Avignon)

À 18 heures, jusqu'au 23 juillet. Rens. : 04.90.14.14.14. Site : festival-avignon.com



Avignon : la mémoire et la vie

Par [Armelle Héliot](#) le 17 juillet 2016 18h46 | [Réactions \(0\)](#)

Minute de silence ou applaudissements, le public et les artistes témoignent de leurs pensées pour les victimes de Nice. Mais le spectacle, partout, continue.

(Ceci est le numéro 7 du feuilleton qui devrait être publié par [lefigaro.fr](#))

La mi-juillet est toujours le moment d'affluence maximale à Avignon et c'est le cas cette année. Les files d'attente devant les théâtres du in ou du off sont imposantes, ici et là on refuse même du monde. Les consignes de sécurité, avec fouille des sacs, confiscation de certains objets (bouteilles d'eau trop grandes, vaporisateurs anti-moustiques que l'on récupère à la sortie), sont en vigueur depuis le début du festival.

Beaucoup de monde, une longue file d'attente place des Corps-Saints, c'était le cas samedi soir, pour pénétrer au Cloître des Célestins pour la première de "Fatmeh" du Libanais Ali Chahrour.

Aux frontières de la danse, de la musique, du théâtre, l'artiste vit et travaille dans son pays. Long et athlétique, il s'adresse aux spectateurs du Cloître des Célestins bourré à craquer. En substance, il confie : «Le festival nous a demandé ce que nous voulions faire pour marquer notre solidarité avec les victimes de Nice. Hélas, nous connaissons ces méthodes dans notre pays et lorsque nous répétons "Leïla se meurt" et "Fatmeh", des attentats ont eu lieu à Beyrouth.»

En Syrie, en Irak, souligne-t-il, de tels désastres ont lieu sans cesse. Trois cents morts en un seul attentat, récemment..

"Je vous propose une minutes d'applaudissements pour la vie», et aussitôt la salle éclate en long hommage avant de voir entrer les deux interprètes, Rania Al Rafei et Yumna Marwan. (lire la critique d'Ariane Bavelier dans nos éditions à venir)

Il était 22h30 et le mistral en grand fracas dans les branches des deux célèbres immenses platanes du cloître, ajoutait à la beauté du moment.

Un peu auparavant, à 20h00, c'est protégés du soleil encore haut par les quatres platanes de la cour du musée Calvet, que Josiane Balasko, Emmanuelle Béart et Charles Berling avaient rendu un hommage très émouvant à leur amie Valérie Lang, disparue prématurément le 22 juillet 2013. Dans l'assistance, ses parents, Jack et Monique Lang et sa soeur aînée Caroline. Le président de Radio-France, Mathieu Gallet est également présent. C'est dans le cadre du très intéressant cycle de lectures conçu par Blandine Masson pour France Culture qu'a lieu ce moment de ferveur, de partage, d'écoute comme Avignon les aime. Le public est nombreux. La directrice de France Culture, Sandrine Treiner, présente cette soirée particulière. Stanislas Nordey est là, bien sûr, qui a dirigé cette lecture d'extraits des textes très nombreux qu'écrivait Valérie Lang. Le matin même un film avait été projeté à Utopia. Ces écrits, très sincères, très sensibles, sont publiés par la maison d'édition Les Solitaires intempestifs sous le beau titre de "Corps de bataille.

«Quand j'étais enfant - et c'est ici, là, dans cet endroit privilégié du monde de mon enfance que mes parents m'ont transmis le théâtre dans les veines, directement, sans rien expliquer jamais, mais tout mon corps baignait dedans du matin au soir-, on ne distinguait plus la frontière : tout était théâtral, les amis, la nourriture, notre rythme de vie, notre façon de parler et les spectacles aussi en tant que tels.»

Elle rêve de tragédie. Elle réussit le conservatoire, soutenue par sa marraine Michèle Kokosowski. Elle aime, elle s'enflamme, elle doute, elle s'engage. Elle devient une comédienne remarquable, avec cette voix inoubliable et une ultra-sensibilité bouleversante. A la fin de sa trop courte vie, elle rêvait de prendre la direction d'un théâtre. Elle aimait le public par-dessus tout et espérait en élargir toujours plus le cercle. Ce livre possède un contenu puissant, une leçon de vie, d'art, de citoyenneté que tout jeune comédien lira avec profit.

Ainsi va le festival. On passe d'un lieu à l'autre. On reçoit son content de beauté et d'émotion. A midi, hier, nos amis de la Piccola Familia consacraient l'épisode de leur feuilleton aux critiques. Dès 10 heures du matin, les spectateurs investissent le jardin de la Livrée Ceccano. Deux heures d'attente entre ombre et soleil pour assister à ce spectacle de tréteau, malicieux et très documenté. Première figure très connue du monde du théâtre à apparaître, robe noire et étoile de cocktail, la journaliste de Culturama. la fausse Fabienne Pascaud ne fait que passer. Le générique du «Casque et la Plume» retentit. L'animateur est une femme autoritaire et survoltée, flanquée d'un garçon assez déstructuré et d'une très belle Brunehilde, visage enfoui sous une longue perruque blonde, faisant des mines et parlant très lentement entre des rires bêtes. Toute ressemblance avec des personnages connus, serait évidemment accidentelle. Et on s'y connaît !

Plus tard, à 18h00, à l'Opéra, ce sera "Espaace" d'Aurélien Bory d'après Georges Perec, avec un chouchou du festival, Olivier Martin-Salvan (voir l'article d'Ariane Bavelier).

On croise François de Mazières qui voit cinq spectacles par jour et vous confie la liste de ses préférences dans le off. Et notamment, "Le Dragon" au Théâtre de l'Oulle, "L'Illiade" en version courte à l'Espace Roseau, "Faust" au Petit Louvre avec Ronan Rivière, en résidence à Versailles, comme Anthony Magnier et son "Othello" ou encore Jean-Hervé Appéré et "Le Malade imaginaire", tous deux au Théâtre de l'Oulle.

Dans le off, on peut aussi vous recommander la mini comédie musicale de Richard Demarcy "Drôles de vampires" au Théâtre du Gymnase à 12h30. Une jeune vampire veut voir le soleil...C'est malicieux et drôle, les enfants s'esclaffent et les adultes s'amusent...

Des drôles de vampires, il y en a peut-être dans les sous-sols de l'Hôtel La Mirande où se déploie l'exposition de Johnny Lebigot "D'une chute d'ange" .

Une étrange plongée dans un monde où minéral, végétal, animal se mêlent. Un monde de chimères recomposées à partir d'éléments ramassés dans la nature. Sarments de vignes, plumes, fragments d'os, animaux, pierres, un cabinet de curiosités délicates. Johnny Lebigot invente un monde de créatures, d'objets fantastiques et pourtant familiers. C'est l'inquiétante étrangeté dans sa plénitude mystérieuse. Très beau, très fascinant, fertile en rêves. A voir jusqu'au 24 juillet, de 11 heures à 18 heures, entrée libre.

Et comme à Avignon on lit beaucoup les journaux, la seule question ce matin est :«Vous l'avez lu, l'article d'Angot dans le JDD ?»

A suivre.

Les Trois Coups / 18 juillet 2016 / Critiques, Festival d'Avignon et Off, les Trois Coups

« Espace », d'Aurélien Bory, Opéra Grand-Avignon à Avignon



Beau et décousu, le drôle de Léviathan d'Aurélien Bory

Par Lise Facchin
Les Trois Coups

À partir de l'ouvrage « Espèce d'espace » de Georges Perec, Aurélien Bory a monté un drôle de spectacle ponctué de moments de grâce, une sorte de forme étrange dans laquelle le spectateur est transbahuté d'un registre à l'autre, souvent hélas sans trop savoir pourquoi.

L'univers de Perec est mystérieux, mathématique, kabbalistique presque. Sa littérature se déploie de secrets en ellipses, de codes en symboles, de correspondances en géométries. Un spectacle limpide était donc chose aussi peu probable que souhaitable ! D'autant plus qu'Aurélien Bory sait de quoi il parle. Cheminant avec l'œuvre de Perec depuis de longues années, il a accompli un lourd travail de recherche tourné autant vers l'œuvre que l'homme. Il en est pétri.

J'attendais donc un objet scénique hybride certainement, et esthétique, assurément. Ce fut le cas. Les tableaux se succèdent dans une exigence plastique époustouflante, la lumière ne cessant de sculpter, modeler cet espace et ces corps qui « essaient le plus possible de ne pas se cogner » 1.



« Espæce » © Christophe Raynaud de Lage



« Espæce » © Christophe Raynaud de Lage



« Espæce » © Christophe Raynaud de Lage



« Espæce » © Christophe Raynaud de Lage

Dans les mâchoires de l'espace : le mouvement et la grâce

Des artistes de disciplines différentes (cirque, danse, chant lyrique, théâtre) évoluent dans une des scénographies les plus folles et puissantes qui m'ait été donné de voir ces derniers temps. Impressionnante, mouvante, parfois terrifiante et anxiogène, elle se compose d'un gigantesque mur articulé percé de deux portes battantes. Ses métamorphoses sont rapides, saccadées, spectaculaires, et les interprètes semblent se débattre sans fin dans les méandres de cet espace auquel ils ne peuvent que se heurter.

D'un esthétisme précis et intense, *Espæce* donne à contempler, à rêver, tandis que se déploie et danse, par le truchement de cet effroyable mur, une menace opaque et sourde. Échos certains. La voix puissamment baroque de Claire Lefilliâtre intervient alors comme un baume dans cet impitoyable jeu de l'espace. Sa grâce, d'abord infime, timide, murmurante, s'étend jusqu'à tout envahir, tout recouvrir.

De chaque tableau, il se dégage une créativité et une originalité manifestes. Aurélien Bory trouve, au travers de ses interprètes, mille et une propositions de l'interaction corps-espace, travaillant tout du long le thème de la lecture en facétieux miroir de l'interrogation centrale de Perec : l'écriture. N'avait-il pas écrit : « J'écris : j'habite ma feuille de papier »² ?

Des limites de la connaissance

Malgré toutes ces belles qualités, le spectacle pêche par endroits. C'est qu'Aurélien Bory, tout à sa passion, n'a pas su choisir, diriger son regard de créateur sur un noyau fécond. Péle-mêle, il semble avoir voulu tout mettre : l'esthétique, la chorégraphie, la kabbale et des morceaux de récit biographique, illisibles, barbouillés tout exprès, émergeant étrangement sur scène.

Deux pôles se dégagent ainsi : le parti de l'esthétisme et de l'abstraction frisant parfois l'Oulipo, et la linéarité de la narration. Entre ces pôles, une disharmonie certaine ou un déséquilibre non exploité et qui laisse un peu pantois. Le déchiffrage, la lecture des éléments en présence est devenue impossible tant le spectateur se trouve démuné devant l'irruption soudaine d'un monde que rien ne l'avait préparé à recevoir. Pourquoi tout à coup un chant s'élève-t-il en allemand ? Pourquoi cette histoire de petit garçon brutalement séparé de sa mère sur un quai de gare ? Pourquoi ce chant en hébreu à la fin du dernier tableau ? Pourquoi une telle discontinuité avec cet univers esthétique et chorégraphique pourtant fascinant ?

À retourner à la source, bien sûr, on comprend : la mère de Perec disparue à Auschwitz, son ombre dans le vide de l'écriture, l'Allemagne du xx^e siècle et le deuil inaccompli... Mais alors que devient-on sans le sous-texte ? Peut-être eût-il été sage d'en dire autant sans multiplier les registres de sens ou, tout du moins, en structurant leur présence à la scène. Peut-être encore est-ce une part du choc du fond contre la forme, fond qu'il aurait fallu dans ce cas dissimuler dans la forme aussi profondément que le fit Perec dans *Espèce d'espace* ? Car « exprimer n'est pas signifier »³, et inversement proportionnel. Un talent qu'Aurélien Bory possède pourtant, indubitablement. ¶

LOISIRS

Du 16 juillet 2016 au 30 juillet 2016

Festival d'Avignon : Truckshop, Espace et les Filles aux mains jaunes

Par Michel Flandrin et Thomas Imbert



Truckstop - © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Radio France fait son festival : l'actualité du festival d'Avignon, le meilleur du Off mais aussi l'histoire des lieux du festival et les souvenirs qui ont marqué l'histoire de la manifestation.

Sommaire de l'épisode 3 :

- Olivier Py directeur du Festival d'Avignon évoque la tournée vaclusienne de « Prométhée enchaîné ».

Les artistes du Festival 2016 :

- Aurélien Bory, metteur en scène de « Espace » à l'opéra d'Avignon.
- Le billet de Michel Flandrin.
- « Truckstop », chapelle des Pénitents Blancs ».
- « Les visiteurs d'Avignon » : Alain Cuny, Isabelle Huppert, Philippe Caubère.



Radio France fait son festival, épisode quatre (1/2)





- Sylvia Bergé de la Comédie Française.

Les souvenirs d'Avignon :

- « Michel Bouquet raconte ses Festivals d'Avignon » Un partenaire nommé Gérard Philippe.

Les lieux du Festival

- La FabricA.

Les invités du Off :

- Michel Bellier auteur, Joëlle Cattino metteur en scène des « Filles aux mains jaunes », théâtre Girasole.
- Myriam Menant alias Emma la Clown pour « Emma Mort, même pas peur », Théâtre du chien qui fume.



Radio France fait son festival, épisode quatre (2/2)



CULTUREBOX

CONCERTS &
SPECTACLES
EN LIVE

Vidéo 360°: Espæce d'Aurélien Bory à Avignon

Mis à jour le 18/07/2016 à 18H21, publié le 18/07/2016 à 17H25



Le Festival d'Avignon est aux avant-gardes des écritures scéniques contemporaines et a décidé de s'ouvrir à une expérience d'écriture numérique : la collection Histoires d'espaces, le laboratoire à 360° des répétitions de six pièces du Festival. Plongeon dans les répétitions de "Espæce" d'Aurélien Bory.

La technique 360°

Au travers de courts extraits de 3 minutes, au cœur des répétitions des éditions 2016, cette technique permet de vivre une expérience nouvelle du spectacle vivant, filmée en 360°. Ce laboratoire questionne également le rapport à l'espace et à la frontalité avec les artistes. La collection s'appelle "Histoires d'espaces".

Espæce d'Aurélien Bory à Avignon

Ce spectacle donné au [Festival d'Avignon](#) s'inspire et rend hommage à « Espèces d'espaces », livre de Georges Perec à la frontière entre l'essai, le poème et l'autobiographie. L'artiste et metteur en scène Aurélien Bory travaille sur l'espace et le mouvement. Il utilise tous les langages de la scène : danse, théâtre et cirque, et explore les différents registres du spectacle, du burlesque au tragique.

Plongeon dans les répétitions en 360°



Attention : Si vous ne parvenez pas à voir cette vidéo en 360°, veuillez l'ouvrir sur [l'application Youtube](#).

Interview d'Aurélien Bory, metteur en scène d'Espæce



Production

Production Compagnie 111

Coproduction Festival d'Avignon, TNT Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées, Le Grand T Théâtre de Loire-Atlantique Nantes, Théâtre de l'Archipel Scène nationale de Perpignan, Théâtre de la Ville-Paris, Maison des Arts de Créteil, Parvis Scène nationale de Tarbes Pyrénées

Avec le soutien de l'Adami et de la Spedidam

Résidence à la FabricA du Festival d'Avignon, au TNT Toulouse et à Circa Auch
Espæce fait l'objet d'une Pièce (dé)montée, dossier pédagogique réalisé par Canopé.

Images de répétitions réalisées le 4 juillet 2016 au Théâtre National de Toulouse

Spectacle créé le 15 juillet 2016 au Festival d'Avignon

Représentations au Festival d'Avignon du 15 au 23 juillet 2016 à l'Opéra Grand Avignon

Réalisation : Julie Charrier et Laurent Vautrin

Un projet initié par Pascal Keiser dans le cadre de la French Tech Culture

Une coproduction : Bachibouzouk, Festival d'Avignon, Festival d'Aix-en-Provence, Black Euphoria, francetélévisions

Avec le soutien de La Région Provence-Alpes-Côte d'Azur et de la DRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur

Avignon 2016. FC Bergman et Aurélien Bory interrogent l'espace, l'espèce, l'art, la cité. 2 spectacles intelligents et fascinants.

Christian Jade

© Publié le mardi 19 juillet 2016 à 12h22

L'un, "*Het Land Not*", du groupe anversois FC Bergman, part d'un tableau encombrant de Rubens pour explorer l'espace et le monde. L'autre, *Espa(e)ce* d'Aurélien Bory, utilise l'œuvre de Georges Pérec pour multiplier les expériences sur l'espace théâtre et insinuer, en allusion discrète, la vie de Pérec. Dans les deux cas l'intelligence et l'humour font bon ménage pour notre plus grand plaisir.

Espa(e)ce d'Aurélien Bory : une perfection mathématique avec un brin d'humour.



Espaces Aurélien Bory - © Christophe Raynaud de Lage

L'œuvre de Georges Pérec avec son humour oulipien se prête facilement à une approche à la fois rigoureuse et souple. Aurélien Bory ne s'empare pas des " *Choses* " de Pérec et de leur attaque ironique de la société de consommation mais à un "essai" de Pérec, *Espèces d'espaces*, une sorte de " journal d'un usager de l'espace ". Au lieu de juxtaposer les deux mots, Bory décide de les superposer en un mot nouveau " *Espa(e)ces* " et de considérer l'espace de la scène comme une page blanche Comme si la mise en scène était aussi une écriture métaphorique à étendre dans un espace scénique. L'écriture est présente dès le début avec 6 minuscules personnages jouant à épeler la première phrase du texte en brandissant des petits panneaux lettrés face à un énorme tableau noir.

Ce premier " jeu " en générera d'autres car ces personnages peuvent jouer sur plusieurs tableaux : théâtre, danse, cirque, chant. Ces divers univers de la scène se rejoignent, se complètent, s'opposent, relèvent des défis. Le moindre de ces défis n'est pas l'énorme décor à faire tourner pour en révéler toutes les facettes et toutes les possibilités de jeu. Sur cette idée de base on apprécie alors les thèmes et variations, les solos et les duos d'acteur, contorsionniste ou chanteur avec une mention particulière au chanteur : non seulement sa voix passant du grave à l'aigu est belle mais il insinue le plus grave sans lourdeur : la mort de la mère de George Pérec, dans un camp de concentration, un épisode à peine évoqué dans son œuvre.

Au total on a une réflexion active, presque abstraite sur l'espace et une réflexion amusée sur " l'espèce ", nous en somme. Un défi réussi d'injecter dans une œuvre presque " conceptuelle " un humour et une tendresse très humains. Un beau mélange, raffiné. Pari tenu.

***Espa(e)ces* d'Aurélien Bory d'après Georges Pérec.**

A Avignon jusqu'au 23 juillet.

A Lille, Théâtre du Nord du 4 au 8 janvier 2017

Christian Jade.RTBF.be

Aurélien Bory, espèce rare

PHILIPPE NOISSETTE | Le 19/07 à 06:00 |  0 |  0 |  0 |  0 | 



ESPAECE - Conception, scénographie et mise en scène : Aurélien BORY - Conseiller à la dramaturgie : Taïcyr FADEL - Décors : Pierre DEQUIVRE - Lumière : Arno VEYRAT - Musique : Joan CAMBON - Costumes : Sylvie MARCUCCI - Avec : Guilhem BENOIT - Mathieu DESSEIGNE RAVEL - Katell LE BRENN - Claire LEFILIATRE - Olivier MARTIN SALVAN - Dans le cadre du 70ème Festival d'Avignon - Lieu : Opera Grand Avignon - Ville : Avignon - Le : 15 07 16 - Photo : Christophe RAYNAUD DE LAGE - Christophe RAYNAUD DE LAGE

Aurélien Bory, artiste « indiscipliné », ne cesse de réinventer l'espace. Que ce soient des lignes de traverse (« Plan B », « Plus ou moins l'infini ») ou des voyages intérieurs (« Les sept planches de la ruse », « Plexus »). A chaque opus, il repense la scène. Avec « Espaèce », sa première visite au festival d'Avignon, il prend pour point de départ « Espèces d'espaces », livre de Georges Perec. « *L'objet de ce livre n'est pas exactement le vide, ce serait plutôt ce qu'il y a autour ou dedans* », écrit Perec.

Alors Aurélien Bory va mettre en scène l'opéra d'Avignon, recréant un fond de scène, bougeant ses murs, pliant et dépliant le cadre. L'idée est splendide, donnant à voir les mots comme autant de jeux de lettres. Perec, plus que tout autre, aimait imaginer des alphabets, renverser les phrases. Pourtant « Espaèce » n'est pas une adaptation. C'est plus l'esprit de Perec - et son histoire, celle d'un enfant qui ne reverra jamais sa mère - qui guide l'ensemble avec distance. Il est beaucoup question de disparition ici : par une porte à battants, par le dédale des couloirs ou par les hauteurs de la salle. Les images se succèdent, certaines d'une beauté renversante, d'autres plus lisses. Aurélien Bory marque ainsi son territoire, tout comme il imprime les contours des corps sur une toile par un procédé de peinture phosphorescente.

Talents rares

« Espaece » est aussi affaire de traces. Il est porté par une équipe de talents rares : Olivier Martin-Salvan, géant gracile, en est le **chef de file**. Il sidère dans un monologue en partie improvisé, qui fait basculer le spectacle dans une veine de burlesque noir. On rit, bien sûr, mais très vite l'humeur se fait plus mélancolique. A ses côtés, Aurélien Bory a réuni Mathieu Desseigne, Katell Le Brenn, Guilhem Benoit et Claire Lefilliâtre qui, par la danse, la contorsion, l'acrobatie ou le chant, apportent une matière vivante. Ils sont hélas un peu sous-employés : le décor conçu par Bory lui-même se fait envahissant, nécessitant une attention de tous les instants de la part de la troupe. C'est sans doute la faiblesse de cette création.

Au final, « Espaece » s'avère un bel hommage au théâtre, sa machinerie, ses figurants de l'ombre que sont les techniciens. Car il n'y a pas de vide dans cette espèce d'espace : juste des formes, certaines visibles, d'autres beaucoup moins, qu'Aurélien Bory s'attache à transcender le temps d'un rêve éveillé.

Philippe Noisette

[@philippenoisett](#) 

Festival d'Avignon 2016

Aurélien Bory apprivoise les espaces



Emmanuelle Bouchez Publié le 19/07/2016. Mis à jour le 19/07/2016 à 16h04.



Avec “L’Espace”, le metteur en scène et ses interprètes s’en réfèrent à Georges Perec pour s’approprier le monde.

Avignon 2016 ou l’édition des grands volumes... Après *Het Lund Nud* du collectif anversois EC Bergman, où les acteurs sont confrontés aux hauts murs d’une salle de musée reconstituée, Aurélien Bory, scénographe-circassien-metteur en scène, fait entrer une haute muraille articulée sous les cintres de l’opéra d’Avignon. Mais là où les artistes belges parient sur les grands effets, Bory et sa troupe d’interprètes choisissent la finesse, le ténu, l’infime pour exister dans cette grosse machine et traduire leur appropriation sensible du monde.

Le sujet ? « *L’espace* », contraction sémantique en référence au fameux essai de Georges Perec, *Espèces d’espaces* (1973-74, éditions Galilée), où l’écrivain fait de la perception de l’espace, plus encore que de celle du temps, la mesure de sa vie. « *Vivre, c’est passer d’un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner...* », écrit-il à la fin de l’avant-propos. Phrase qu’Aurélien Bory utilise d’une fort jolie manière dès le début du spectacle : la citation prend forme « à livre ouvert », au sens propre puisque que c’est en manipulant des bouquins blancs sur le fond gris du grand mur que tous composent la phrase lettre après lettre. Si Perec, dans son essai, rêve à la page comme à l’espace plane de son lit, ou à la surface verticale des façades d’immeubles aperçues lors de ses flâneries parisiennes, Bory, lui, s’autorise des déploiements tous azimuts dans le cadre de scène : en largeur, en hauteur, en volume...



SUR LE MÊME T

Critique

A Avignon, de l’irré-
l’épaisseur de l’hist

Portrait

Ali Chahrouf, le chc
entendre les grand

Festival d’Avignon 2016

Avignon : Thierry TI
Acuyo font danser l

L'homme fait l'espace

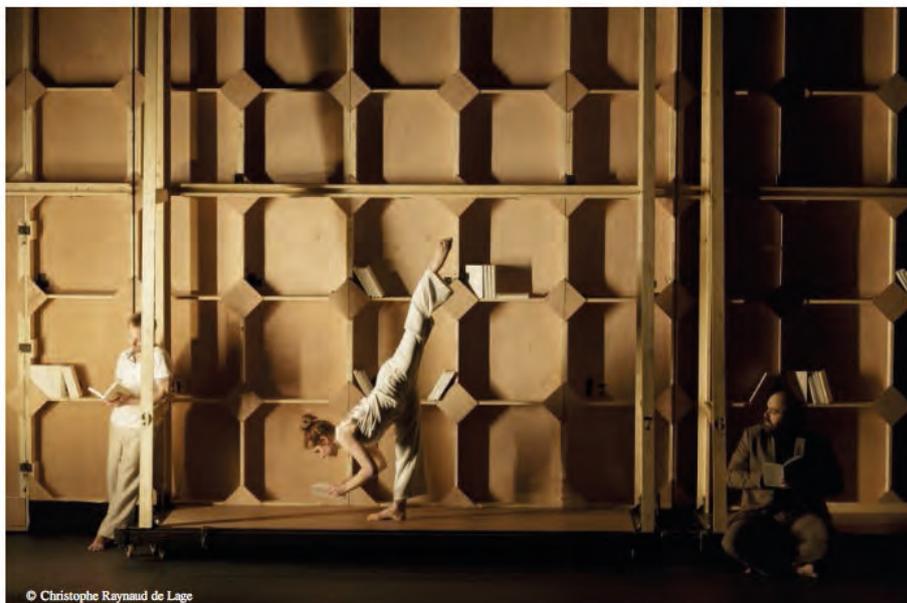
Il confronte ses cinq interprètes (deux femmes et trois hommes) à un gigantesque et sombre paravent mu par sa propre énergie qui grince-gronde quand il bouge. Rien de violent pour autant, les humains négociant au mieux avec « l'objet ». Il s'y frottent et en déjouent les pièges possibles. S'il faut s'aplatir nez contre terre pour que la muraille puisse passer au ras des fesses, le sympathique embonpoint d'Olivier Martin-Salvan ne s'y pliera pas... et la chose reculera ! C'est l'homme (l'espèce) qui fait l'espace nous disent Perec/Bory et tous les interprètes – y compris la cantatrice Claire Lefilliâtre qui, au pied du mur, vient chanter des amorces de lieder romantiques – finissent par y trouver leur place. En s'y lovant doucement, en s'y perchant comme des oiseaux.

Aurélien Bory cherche depuis toujours, entre cirque, danse et dispositif plastique, à apprivoiser la matière et les perspectives... Depuis le très réussi *Plan B* (créé en 2003) jusqu'à *Sans objet* (2009) – trop mécanique et moins convaincant – où il s'agissait de danser avec des minipelleuses... Avec *Espace*, il signe cette fois une œuvre pleinement accomplie. Où la beauté de l'installation – ce mur-éventail bénéficie d'une vraie personnalité recto-verso – s'accorde à la présence humaine d'interprètes facétieux (Salvan habitant ce monde en clown) ou risque-tout (Katell Le Brenn, Guilhem Benoît, Mathieu Desseigne-Ravel). Du coup, la poésie gagne de plus en plus de terrain dans sa rêverie scénique.

Espace, par Aurélien Bory, jusqu'au 23 juillet à L' Opéra, Festival d'Avignon, festival-avignon.com. Durée : 1h15. Et ensuite du 5 au 11 oct. au Grand T de Nantes, les 18 et 19 au Quartz de Brest, le 3 nov. à L'Archipel de Perpignan, les 9 et 10 au Tandem de Douai, les 17 et 18 à la Mac de Créteil... Et de déc à janvier à Tarbes, Toulouse, Lille, Le Havre...

ESPAECE

Posté dans 19 juillet, 2016 dans [critique](#).



© Christophe Raynaud de Lage

Festival d'Avignon :

ESPAECE conception, scénographie et mise en scène d'Aurélien Bory.

Dans le film *Brooklyn Boogie*, Paul Auster montrait un défilé de personnages dans un lieu unique, un débit de tabac. Tout comme Georges Perec dans *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* décrivait par le menu ce qu'il avait observé, pendant trois jours, à la terrasse du café de la Mairie, place Saint-Sulpice à Paris. Dans *Espèces d'Espaces*, l'écrivain examine l'espace dans toutes ses dimensions, de la page blanche au vide sidéral. Aurélien Bory, lui, passe de la page blanche au plateau nu, en habitué des formes frontières du spectacle. Il a déjà travaillé dans ce sens avec Pierre Rigal, Kaori Ito ou Vincent Delerm. (voir *Le Théâtre du Blog*).

«Continuer jusqu'à ce que le lieu devienne improbable, jusqu'à ressentir, pendant un très bref instant, l'impression d'être dans une ville étrangère, ou, mieux encore, jusqu'à ne plus comprendre ce qui se passe ou ce qui ne se passe pas, que le lieu tout entier devienne étranger, que l'on ne sache même plus que ça s'appelle une ville, une rue, des immeubles, des trottoirs...» A partir du texte de Georges Perec, «L'objet de ce livre, dit-il, n'est pas exactement le vide, mais plutôt ce qu'il y a autour ou dedans.» Le metteur en scène a laissé libre cours à son imagination pour donner à voir cette œuvre littéraire complexe: un véritable défi.

Aurélien Bory qui doit «habiter le lieu pour l'inventer», va donc jouer avec les codes et les structures du théâtre, avec cinq artistes venus du cirque, de la danse, du chant lyrique, du théâtre et de l'acrobatie. Ces personnages en quête d'auteur apparaissent devant un haut mur où des mots sont projetés dont certains d'*Espace* ou de *Lire*. Mots que nous retrouverons après une heure quinze, dans l'image finale.

Rarement, scénographie n'aura été aussi visible et les interprètes font partie de ce décor en mouvement permanent, et en sont des éléments qui s'expriment par le geste ou la voix selon chacun. Un haut mur, identique au mur de fond de l'Opéra Grand Avignon défie les artistes, et va s'avancer dans un grand fracas sonore jusqu'au cadre de scène, en tentant de les faire disparaître. Ce mur mobile se plie dans le sens de la hauteur, s'enroule lentement autour des artistes, qui s'échappent en le chevauchant ou en s'y collant. Les repères habituels des acteurs en sont bouleversés. La descente d'une perche en avant-scène les met en danger, et le mur devient alors agresseur ou protecteur. Comme si chaque élément et chaque matériau avaient ici leurs propres vies, indépendamment de toute manipulation humaine.

La composition musicale de Joan Cambon, impressionnante de réalisme, renforce la fascination mêlée de crainte où, sur scène, le metteur en scène transcrit, par l'imaginaire et la poésie, l'étrangeté du livre de Georges Perec, poursuivant ainsi sa recherche dans l'univers des formes frontières. Une quête à découvrir et à ressentir selon sa propre sensibilité.

Jean Couturier

Opéra Grand Avignon à 18 h jusqu'au 23 juillet.

www.cie111.com

L'invité culture (2ème partie)

Olivia Gesbert , Benoît Bouscarel , Victor Dekyèvre



Sidi Larbi Cherkaoui et Aurélien Bory au Festival d'Avignon (2ème partie)



iTunes / RSS



Exporter

20/07/2016

20 min

A l'occasion de leurs présentations respectives au Festival d'Avignon, nous recevons Aurélien Bory et le tandem Sidi Larbi Cherkaoui / Damien Jalet

On connaissait l'Aurélien Bory metteur en scène, directeur de la Compagnie 111, explorateur des intervalles à la marge du théâtre. En 2015, il s'est fait plasticien au Voyage à Nantes en proposant *Spectacula*, une installation visuelle sur les fauteuils du Théâtre Graslin. Cette année, c'est *Traverses* qui joue avec l'œil du spectateur : Aurélien Bory joue avec les tracés blancs de la route pour en faire des lignes courbes, des volutes. Artiste hybride, il présente aussi la pièce *Espæce*, adaptation d'*Espèces d'espaces* de Georges Perec à l'Opéra du Grand Avignon. Aurélien Bory est notre invité ce matin

Les chorégraphes Sidi Larbi Cherkaoui et Damien Jalet présentent ce soir à 20 heures *Babel 7.16* dans la Cour d'honneur du Palais des papes à Avignon. Six ans après *Babel (Words)* qu'ils avaient déjà monté ensemble, ils proposent une version réactualisée de cette proposition qui complétait un triptyque entamé en 2003 avec *Foi*, puis poursuivi en 2006 avec *Myth*. Ils sont nos invités ce matin, en duplex depuis Avignon, quelques heures avant la première.

Intervenants

- [Sidi Larbi Cherkaoui](#) : danseur et chorégraphe
- [Damien Jalet](#) : Danseur, chorégraphe
- [Aurélien Bory](#) : metteur en scène et directeur de la compagnie

111

M Scènes

Georges Perec, de la page au plateau : mode d'emploi

LE MONDE | 20.07.2016 à 10h04 |

Par Rosita Boisseau



Ecrire, lire, mettre en scène. Signer l'espace, y tirer des lignes, en feuilleter les couches comme on déroule des pages. Ce rapport intime entre texte et spectacle révèle un double fond magique de la nouvelle pièce pour cinq interprètes d'Aurélien Bory, *Espace*, conçue sous l'emprise de Georges Perec (1936-1982) et en son hommage.

En s'adossant à l'œuvre de l'écrivain français, et en particulier à son essai *Espèces d'espaces* – d'où le titre de la pièce qui superpose les deux mots –, le metteur en scène a déniché un complice de choix pour soutenir son addiction aux scénographies lourdes, vécues comme des métaphores philosophiques de la vie. Tout est affaire de décor, à prendre ici au pied de la lettre pour le corps happé dans une course permanente à la réactivité et à l'adaptation. Sauf à être éjecté rapidement du circuit, mieux vaut aiguïser sa capacité quotidienne à la flexibilité pour lancer l'assaut des environnements phénomènes, massifs et insolites (hautes murailles, robot géant...) imaginés par Aurélien Bory.

Un alphabet élastique

Un immense tableau noir, des pages blanches, et voilà que les lettres et les mots se propulsent les uns les autres dans un flux textuel et visuel qui s'annonce inépuisable. *Espace* ouvre un livre qui grossit, grossit, jusqu'à coloniser toute la scène. Proposant ainsi une lecture hybride et féconde qui irise le plateau de signes et de sens. Paysage mental et architecture théâtrale s'imbriquent et coulissent au gré d'une haute paroi mobile qui se plie et se déplie comme un accordéon, composant un alphabet élastique et un ballet de formes tout aussi souple. Peu d'issues de secours à cette structure évolutive, quasiment animée d'une existence propre, qui se reconfigure sans cesse. Tantôt douce comme un habitacle, tantôt agressive comme un piège – des angles aigus comme ceux du Musée juif de Berlin conçu par l'architecte Daniel Libeskind surgissent –, elle contient tout et son contraire, d'un simple tour sur elle-même.

UN TABLEAU NOIR, DES PAGES BLANCHES, ET VOILÀ QUE LES LETTRES ET LES MOTS SE PROPULSENT DANS UN FLUX TEXTUEL ET VISUEL INÉPUISABLE

Dans ce labyrinthe qui se teinte parfois d'une touche burlesque absurde, les cinq acrobates, dont une chanteuse, s'escriment à rivaliser avec les glissements de terrain et autres bascules de caps aussi rapides que les roulettes sur lesquelles est vissée la muraille. Les exploits modestes – s'allonger – se combinent avec les grandes prouesses – grimper tout en haut –, l'acrobatie étant le minimum syndical exigé pour dégainer des réponses rapides et efficaces à des situations

physiques inédites, des épreuves de force à la limite du danger. Car l'objet, le décor, domine les interprètes et dicte toujours sa loi chez Aurélien Bory, ancien étudiant en physique et en acoustique architecturale, passé par le jonglage, à la tête de la Compagnie 111 depuis 2000. Il sait combien la balle ou la massue n'en font qu'à leur tête et retombent sans cesse, quoi qu'on fasse. A charge pour chacun de s'ériger une règle et prendre momentanément le dessus d'une partie perdue d'avance.

Tête à l'envers et tout de travers

Avec *Espaece*, Aurélien Bory revendique frontalement sa ferveur pour la scénographie comme socle artistique autour duquel l'humain joue les guirlandes en haut, en bas, tête à l'envers et tout de travers. Le cours du fleuve de la vie se déploie tout au long des métamorphoses de cette architecture imprévisible. Très plastique dans sa progression, *Espaece* n'est pas loin de *Plan B*, conçu en 2003 avec Phil Soltanoff, et succès absolu depuis sa création. Le mur d'attaque incliné s'y révélait plein d'escaliers cachés, de chausse-trappes amovibles et autres tiroirs masqués. Le mythe de Sisyphe rôde toujours dans un coin du plateau chez Aurélien Bory, qui aime les champs imaginaires surdimensionnés pour lancer l'assaut comme on attaque un sommet. *Géométrie de caoutchouc* (2011) plantait un chapiteau sous le chapiteau et finissait par engloutir les acrobates ; *Les Sept Planches de la ruse* (2007) raffinaient un équilibre merveilleusement précaire dans un jeu de tangram chinois.

Lire aussi : Aurélien Bory fait son cirque

Avec Georges Perec en complice, Aurélien Bory, qui fréquente son œuvre depuis une dizaine d'années, a d'abord lancé en 2015 une série de trois *Brouillons*, sortes de galops d'essai vifs et légers, réalisés en une semaine, qui ont posé les piliers d'*Espaece*. Il a voulu aborder la question fondamentale du vide, psychique et spatial, qui se comble peu ou prou, volontairement ou pas, au fil de la vie et de la création. Si l'écrivain a travaillé, entre autres, autour de la disparition – de la lettre « e » par exemple, dans le roman précisément intitulé *La Disparition* –, Bory, lui, remplit le plateau en creusant les intervalles, dilatant les creux, les failles, pour y faire vibrer momentanément la fragilité humaine. Il cite cette phrase de Georges Perec : « *Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner.* »

Espaece, d'Aurélien Bory. Opéra Grand Avignon. Jusqu'au 23 juillet, 18 heures. Puis en tournée, à partir du 5 octobre dans toute la France. *Plan B*, en tournée à partir de septembre. www.festival-avignon.com/fr/spectacles/2016/espaece

Rosita Boisseau

Journaliste au Monde

Perec, de la page au plateau : mode d'emploi

A l'Opéra d'Avignon, Aurélien Bory offre une lecture flexible et féconde de l'essai « Espèces d'espaces »

DANSE

AVIGNON – envoyée spéciale

Écrire, lire, mettre en scène. Signer l'espace, y tracer des lignes, en feuilleter les couches comme on déroule des pages. Ce rapport intime entre texte et spectacle révèle un double fond magique de la nouvelle pièce pour cinq interprètes d'Aurélien Bory, *Espace*, conçue sous l'emprise de Georges Perec (1936-1982) et en son hommage.

En s'adossant à l'œuvre de l'écrivain français, et en particulier à son essai *Espèces d'espaces* – d'où le titre de la pièce qui superpose les deux mots –, le metteur en scène a déniché un complice de choix pour soutenir son addiction aux scénographies lourdes, vécues comme des métaphores philosophiques de la vie. Tout est affaire de décor, à prendre ici au pied de la lettre pour le corps happé dans une course permanente à la réactivité et à l'adaptation. Sauf à être éjecté rapidement du circuit, mieux vaut aiguiser sa capacité quotidienne à la flexibilité pour lancer l'assaut des environnements phénomènes, massifs et insolites (hautes murailles, robot géant...) imaginés par Aurélien Bory.

Un alphabet élastique

Un immense tableau noir, des pages blanches, et voilà que les lettres et les mots se propulsent les uns les autres dans un flux textuel et visuel qui s'annonce inépuisable. *Espace* ouvre un livre qui grossit, grossit, jusqu'à coloniser toute la scène. Proposant ainsi une lecture hybride et féconde qui irise le plateau de signes et de sens. Paysage mental et architecture théâtrale s'imbriquent et coulisent au gré d'une haute paroi mobile qui se plie et se dépie comme un accordéon, composant un alphabet élastique et un ballet de formes tout aussi souple. Peu d'issues de secours à cette structure évolu-



« Espace », d'Aurélien Bory, le 15 juillet. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Un tableau noir, des pages blanches, et voilà que les lettres et les mots se propulsent dans un flux textuel et visuel inépuisable

tive, quasiment animée d'une existence propre, qui se reconfigure sans cesse. Tantôt douce comme un habitacle, tantôt agressive comme un piège – des angles aigus comme ceux du Musée juif de Berlin conçu par l'architecte Daniel Libeskind surgissent –, elle contient tout et son contraire, d'un simple tour sur elle-même.

Dans ce labyrinthe qui se teinte parfois d'une touche burlesque absurde, les cinq acrobates, dont une chanteuse, s'écrit à rivaliser avec les glissements de terrain et autres bascules de caps aussi rapides que les roulettes

sur lesquelles est vissée la muraille. Les exploits modestes – s'allonger – se combinent avec les grandes prouesses – grimper tout en haut –, l'acrobatie étant le minimum syndical exigé pour dégainer des réponses rapides et efficaces à des situations physiques inédites, des épreuves de force à la limite du danger. Car l'objet, le décor, domine les interprètes et dicte toujours sa loi chez Aurélien Bory, ancien étudiant en physique et en acoustique architecturale, passé par le jonglage, à la tête de la Compagnie 111 depuis 2000. Il sait combien la balle ou la massue n'en

font qu'à leur tête et retombent sans cesse, quoi qu'on fasse. A charge pour chacun de s'ériger une règle et prendre momentanément le dessus d'une partie perdue d'avance.

Tête à l'envers et tout de travers

Avec *Espace*, Aurélien Bory revendique frontalement sa ferveur pour la scénographie comme socle artistique autour duquel l'humain joue les guirlandes en haut, en bas, tête à l'envers et tout de travers. Le cours du fleuve de la vie se déploie tout au long des métamorphoses de cette architecture imprévisible.

Très plastique dans sa progression, *Espace* n'est pas loin de *Plan B*, conçu en 2003 avec Phil Soltanoff, et succès absolu depuis sa création. Le mur d'attaque incliné s'y révélait plein d'escaliers cachés, de chausse-trappes amovibles et autres tiroirs masqués. Le mythe de Sisyphus rôde toujours dans un coin du plateau chez Aurélien Bory, qui aime les champs imaginaires surdimensionnés pour lancer l'assaut comme on attaque un sommet. *Géométrie de caoutchouc* (2011) plantait un chapiteau sous le chapiteau et finissait par englober les acrobates; *Les Sept Planches de la ruse* (2007) raffinaient un équilibre merveilleusement précaire dans un jeu de tangram chinois.

Avec Georges Perec en complice, Aurélien Bory, qui fréquente son œuvre depuis une dizaine d'années, a d'abord lancé en 2015 une série de trois *Brouillons*, sortes de galops d'essai vifs et légers, réalisés en une semaine, qui ont posé les pliers d'*Espace*. Il a voulu aborder la question fondamentale du vide, psychique et spatial, qui se comble peu ou prou, volontairement ou pas, au fil de la vie et de la création. Si l'écrivain a travaillé, entre autres, autour de la disparition – de la lettre « e » par exemple, dans le roman précisément intitulé *La Disparition* –, Bory, lui, remplit le plateau en creusant les intervalles, dilatatant les creux, les failles, pour y faire vibrer momentanément la fragilité humaine. Il cite cette phrase de Georges Perec: « Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner. » ■

ROSITA BOISSEAU

Espace, d'Aurélien Bory. Opéra Grand Avignon. Jusqu'au 23 juillet, 18 heures. Puis en tournée, à partir du 5 octobre dans toute la France. *Plan B*, en tournée à partir de septembre.

Aurélien Bory occupe l'"Espaeece"

LAURENCE BERTELS, ENVOYÉE SPÉCIALE À AVIGNON Publié le vendredi 22 juillet 2016 à 12h05 - Mis à jour le vendredi 22 juillet 2016 à 12h21



 Recommander 0

 Partager

 Tweeter

 G+ 0



SCÈNES [Enfant chéri d'un public ciblé, artiste hybride et doué pour mêler le théâtre physique, la danse et le cirque dans ses créations, fondateur de la Cie 111 à laquelle on doit, entre autres, "Plexus" avec la danseuse Kaori Ito au milieu de sa forêt de fils, Aurélien Bory était très attendu à Avignon. Sa première participation au festival n'a pas déçu.](#)

S'inspirant souvent d'écrits pour ses créations, il explore ici l'univers de l'écrivain Georges Perec, dont l'approche du vide et de l'espace, la manière d'arpenter l'alphabet, ne pouvaient que l'interpeller. Orphelin toujours en quête des traces de sa mère, Perec s'inscrit dans le temps grâce à l'écrit. L'art vivant, lui, est éphémère mais creuse, selon Aurélien Bory, un sillon intérieur, celui du souvenir laissé au spectateur. Cet "Espèces d'Espaces", livre source pour son spectacle "Espaeece" avec le "e" dans le "a", Bory va l'habiter avec finesse, intelligence et originalité. Millimétré jusqu'au bout de la page blanche ou noire, son espace à lui tourne lentement les pages d'un livre immense au creux desquelles l'acrobate Guilhem Benoît se joue de la pesanteur. Pendant que l'acteur Olivier Martin-Salvan, le danseur Mathieu Desseigne découvert chez Alain Platel, la contorsionniste Katell Le Brenn, la chanteuse Claire Lefilliâtre illuminent la scène et écrivent les autres chapitres du spectacle.

Sorties de secours

Des chapitres ou plutôt juste quelques lettres, l'écrit chez l'oulipien Perec se trouvant aussi dans ce qui n'est pas dit. "J"écris", "j"écris que j" écris" pourra-t-on lire en lettres blanches sur le livre noir avant qu'un tour ludique ne vienne convoquer à sa manière le palindrome tant pratiqué par l'auteur fou de cette figure de style utilisée pour désigner le texte ou le mot dont l'ordre des lettres reste le même qu'on les lise de gauche à droite ou de droite à gauche. Les lettres E, I, R, C vont donc s'inscrire peu à peu sur le livre noir pour écrire et réécrire mais toujours à l'économie, à l'image des choix de l'écrivain.



En guise de scénographie, ces panneaux noirs qui évoquent un personnage à part entière et sur lesquels les sorties de secours sont bien visibles comme une issue possible à l'angoisse de la page blanche. Avant de lire que vivre, c'est se déplacer dans l'espace sans se cogner. Une note d'humour parmi d'autres dans ce spectacle esthétique et raffiné, à l'image de l'exigence de l'artiste qui occupe et respecte ici la rareté de l'"Espace".

Festival d'Avignon, jusqu'au 24 juillet, www.festival-avignon.com

Audrey Azoulay: « La République est fière du Festival d'Avignon »

24 juillet 2016 / dans À la une, Avignon, Théâtre / par Stéphane Capron



Audrey Azoulay et Olivier Py photo Stéphane Capron

Pour sa 3ème édition à la tête de la direction du Festival d'Avignon, [Olivier Py](#) a trouvé son rythme de croisière. Oubliées les polémiques de l'année dernière sur sa mise en scène du *Roi Lear* dans le cour d'honneur – « cette année on a vu un grand succès dans la Cour, ce n'est pas le cas tous les ans » a ironisé le metteur, oublié le dossier des intermittents – solutionné au Printemps à coup de décret par le Gouvernement, cette édition 2016 aura été celle du consensus. Le théâtre aura rarement été autant en résonance avec l'actualité: alors que l'attentat de Nice endeuillait la France.

La fréquentation (95% contre 93% en 2015) n'a pas pâti de l'attentat du 14 juillet. Le Festival (pourtant écourté de trois jours) a comptabilisé **167.000 entrées au total**, en comptant les débats et expositions (120.000 pour les seuls spectacles), contre 161.457 entrées l'année précédente.

« *Le public a montré qu'il n'avait pas peur et les artistes ont présenté leur espérance même si les spectacles ont été durs* » s'est félicité Olivier Py.

Cette édition équilibrée entre le théâtre populaire avec la [Piccola Familia](#) qui racontait tous les jours à midi l'histoire du festival et des formes esthétiques plus contemporaines comme avec le *2666* de [Julien Gosselin](#) – le spectacle le plus long – 12 heures, l'adaptation d'un roman de 1200 pages a su conquérir tous les publics en faisant le trait d'union entre toutes les familles du théâtre pour rendre compte de sa multiplicité.

Il a été question de l'embrigadement de la jeunesse dans l'extrémisme avec *Les Damnés* dans le Cour ou *Le Radeau de la Méduse*. Il a été question du Moyen-Orient avec des artistes venus raconter leur vie quotidienne en Syrie, au Liban ou en Iran.

On a découvert des artistes de talent inconnus en France comme la suédoise [Sofia Jupither](#) ou les belges du [FC Bergman](#). Le cirque a fait son retour avec le spectacle d'[Aurélien Bory](#) autour de Perec. Seule petite déception, l'adaptation de *Karamazov* par [Jean Bellorini](#).

[Audrey Azoulay](#), la Ministre de la Culture est venue à la conférence de presse de bilan, une première, pour souligner que « *la République était fière du Festival d'Avignon* ». Olivier Py n'a pas dévoilé le nom du metteur en scène qui aura la lourde tâche de succéder à [Ivo van Hove](#) dans la Cour, mais il a annoncé **une forte présence de l'Afrique avec un focus sur l'Afrique subsaharienne**.

lundi 25 juillet 2016 LE FIGARO

12 | CULTURE

Avignon : la reverdie des idéaux

FESTIVAL Olivier Py et son équipe ont réussi la 70^e édition. Trois semaines durant, la qualité aura été au rendez-vous, en toute fidélité à l'esprit de Jean Vilar.

I n'y a pas de recette pour faire un bon festival. Une manifestation de création de l'ampleur d'Avignon est soumise à des aléas que nul ne peut maîtriser. Productions attirantes sur le papier mais réalisations décevantes, atmosphère alourdie par des problèmes difficiles, tels les droits des intermittents ou encore caprices de la météo. Pas de métrage trop invalidant malgré une poussée furieuse et glaciale qui a mis à l'épreuve la troupe de la Comédie-Française dans la Cour d'honneur pour *Les Damnés* et celle de Jean Bellorini pour *Karamazov* à la carrière de Bouillon, ouverte cette année, et les orages sur le dernier week-end. Vendredi midi, Thomas Jolly et la Piccola Familla ont dû renoncer à leur feuilletton : les trombes d'eau noyaient la ville. Mais une heure plus tard, le public était encore là et ils ont joué. *Babel 7.16*, chorégraphie de Sidi Larbi Cherkaoui et Damien Jalet, dans la Cour d'honneur, a triomphé comme la veille.

ARMELLE HÉLIOT
aheliot@lefigaro.fr

Des tragédies grecques aux adaptations de scénarios, des romans aux tréteaux

L'été 2016 demeurera dans les mémoires comme l'un des plus riches, des plus contrastés, des plus heureux (malgré l'attentat du 14 juillet à Nice) qu'il ait connus la manifestation fondée en 1947 par Jean Vilar, et la 70^e édition a tenu à peu près toutes ses promesses.

En matière de public, les chiffres étaient excellents : dès le premier jour, le 6 juillet dernier, Paul Rondin, directeur délégué, pouvait afficher une satisfaction qui ne s'est pas démentie. On en était alors à 84 % d'achat des billets disponibles. La jauge totale était cette année de 126 000 places. Le problème aura été plutôt de trouver des places au dernier moment pour certaines productions peut-être moins attirantes - car venant d'équipes encore peu connues en France, tels les Anversois de FC Bergman. Mais ici, la réputation d'un spectacle va plus vite qu'un tweet !

Dimanche, en début d'après-midi, Olivier Py, directeur artistique de la manifestation, Agnès Trolly, directrice de la programmation, et Paul Rondin ne pouvaient qu'être d'humeur radieuse. Ils avaient attendu le dernier moment pour livrer les résultats, parce

qu'Andrey Azoulay était présente pour assister le soir au spectacle de clôture : *Prima Donna* de Rufus Wainwright avec l'Orchestre régional Avignon Provençal. La fréquentation, en hausse, s'établit à 95 % sans compter les manifestations gratuites (47 000 entrées). Comme le veut la tradition, quelques éléments de l'été 2017 devaient être confiés à la presse et au public.

Une très haute ambition artistique a marqué cette 70^e édition qui mêlait toutes les formes du théâtre, des tragédies grecques aux adaptations de scénarios, des transpositions exigeantes de romans aux formules de tréteaux, des formes les plus classiques aux expérimentations les plus nerveuses. Les grands maîtres, tel le Polonais Krystian Lupa, ou les talents encore verts, telle Anne-Cécile Vandalem, se sont succédé pour le plus grand bonheur d'un public qui a ses idoles et adore découvrir.

Olivier Py et son équipe le savent, comme le savaient tous les directeurs qui les ont précédés : Jean Vilar, Paul Puaux, Bernard Falvre d'Arcier, Alain Crombecque, Hortense Archambault et Vincent Baudriller : la richesse d'Avignon, son inépuisable trésor, c'est son public. Il est extraordinaire. Ouvert, curieux, connaisseur, aimant et sévère, doué d'esprit critique et de bienveillance, infatigable intellectuellement et physiquement. Le festival est un citoyen épatant qui ne craint pas d'arriver deux heures avant le début d'un spectacle de 45 minutes (le feuilletton de la Piccola Familla) pour une simple place assise, qui patiente en plein soleil à peine descendu de l'autobus qui l'a conduit loin du centre-ville pour voir des Flamands déjantés, qui échange avec ses semblables, qui alimente la dispute, qui lit



Het Land Nod, du groupe flamand FC Bergman, reconstruit la salle Rubens du Musée d'Anvers, pour le plus grand bonheur des spectateurs. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

la presse écrite, qui est avide d'applaudir des comédiens lituaniens jouant une pièce autrichienne sous la direction d'un Polonais. Un homme, une femme, un jeune, un moins jeune, qui considère qu'il n'y a pas de plus belles vacances que ces quelques jours dans la marmite des Papes.

Quelles ont été les lignes de force, quelles sont les tendances qu'aura mis en lumière le festival ? D'abord, sans doute, la vidéo. Elle n'est pas neuve, mais on compte sur les doigts d'une main les spectacles qui n'y ont pas recouru. Vidéo en direct, plus ou moins bien maîtrisée et utilisée ou non à bon escient, incrustations de fragments déjà tournés, cette année le théâtre a rendu les armes devant les techniques nouvelles. Olivier Py,

lui, se contente d'un podium et de trois acteurs sans micro, pour remonter aux sources de notre monde.

Autre tendance lourde, on vient de les citer, les micros. Aussi sophistiqués soient-ils, ils introduisent une distance, arasent l'émotion et sont parfois bien mal maîtrisés. Cet été, on aura également souvent vu des musiciens, accompagnant les comédiens, intégrés au jeu, jouant en direct des compositions souvent créées pour les productions du festival. Chez Julien Gosselin comme chez Ivo van Hove (hélas la reprise à Paris se fera sans les quatre saxophonistes de la Cour d'honneur), chez Thomas Jolly ou Pascal Qui-gnard, la musique et le chant apportent un supplément d'âme. Exactement comme au temps de Vilar. ■



À gauche : *Le Ciel, la Nuit et la Pierre Glorieuse*, un des épisodes de l'histoire du Festival d'Avignon, joué par les comédiens de la Piccola Familla, sous la direction de Thomas Jolly, au Jardin Ceccano. À droite : avec la pièce *Pièce des héros*, Krystian Lupa poursuit son compagnonnage avec Thomas Bernhard. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE



Les reprises

« LES DAMNÉS »

Salle Richelieu de la Comédie-Française, en alternance du 24 septembre au 13 janvier 2017.

« 2666 »

Théâtre Megaron d'Athènes, les 30 et 31 juillet.
Ateliers Berthier de l'Odéon, du 10 septembre au 10 octobre.
Théâtre national de Toulouse, du 26 novembre au 8 décembre.
La longue tournée se poursuit.

« LE RADEAU DE LA MÉDEUSE »

TNS Strasbourg, du 7^e au 16 juin 2017, Odéon Paris, du 15 au 30 juin 2017.

« HET LAND NOD »

Spektakel de Zürich, du 18 au 21 août. Grande Halle de la Villette, du 16 au 20 mai 2017.

« ESPACE »

Grand T de Nantes, du 5 au 11 octobre. Le Quartz de Brest, 18 et 19 octobre.
Archipel de Perpignan, le 3 novembre.
Tandem d'Arras-Douai, les 9 et 10 novembre.
Une longue tournée suit.

« TRISTESSES »

L'Onde de Vélizy-Villacoublay, les 7 et 8 octobre.
Une tournée se poursuit.

« LA RIVE

DES LE NOIR »

Au 104, du 15 au 18 janvier 2017.
Liberté de Toulon, les 7 et 8 février. Octogone de Pully (en Suisse), le 17 février.
Théâtre 71 de Malakoff, du 28 février au 4 mars 2017.
La tournée se poursuit.

« KARAMAZOV »

Théâtre de Carouge, du 1^{er} au 13 novembre.
La Criée de Marseille, du 18 au 27 novembre. Théâtre Louis-Aragon au Tremblay-en-France, les 3 et 4 décembre.
Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, du 5 au 29 janvier.
La tournée se poursuit.

« AU CŒUR »

Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, du 13 au 20 novembre.
Théâtre Paris-Villette, du 25 au 27 novembre. Vladanase à Belfort, les 9 et 10 décembre.

AVIGNON

Rideau Véritable caisse de résonance de l'actualité tragique de ces derniers jours, la 70^e édition, axée autour de pièces aux textes sombres et pessimistes, s'est achevée ce week-end.

Par
ÈVE BEAUVALLET
et **ANNE DIATKINE**
Envoyées spéciales à Avignon

Tracts multicolores lessivés au sol, affiches fatiguées dégoûlant des murs... Le Festival Off d'Avignon et ses 1400 spectacles (un chiffre incompréhensible) jouent les prolongations jusqu'au 30 juillet mais le Festival In, lui, s'est clos ce week-end - tournant la page d'une édition outre-noire, marquée par les rituels du deuil (le chorégraphe libanais Ali Chahrour), l'exploration de l'effroi (la chorégraphe flamande Lisbeth Gruwez), la montée du fascisme (Anne-Cécile Vandalem, Ivo van Hove) et les pauvres outils de l'art face à tout ça (FC Bergman). La caisse de résonance était déjà installée mais l'attentat de Nice est comme venu frapper dessus, tragi-

Le chemin des drames



Libération Lundi 25 Juillet 2016

www.libération.fr • facebook.com/libération • @libe

21

quement, devant des salles comblées, hagarées au lendemain du 14 Juillet.

Ce ne sont pas toujours les propositions les plus politiques (comme celle de la jeune metteuse en scène Maëlle Poésy) qui rendent compte de la profonde complexité du rapport de l'art à la politique. C'est parfois devant des pièces abstraites, impressionnistes et calmes, tout à la fois inquiètes et consolatoires, comme celle du jeune collectif flamand FC Bergman qui, à l'instar de ses (nombreux) compatriotes belges primo-acédants au Festival (Raoul Collectif, Anne-Cécile Vandalem, Lisbeth Gruwez), se sont dégaïés par la singularité de leur univers. On l'entend beaucoup: la programmation d'Olivier Py négligerait un peu la danse, reviendrait au primat du texte et à une tradition «dramatique» que ses prédécesseurs avaient mise en veilleuse. Mais ceux qui

boudaient l'an passé ne peuvent que convenir qu'entre le sacre du jeune Julien Gosselin (avec son adaptation de *2666* de Roberto Bolaño), le choc provoqué par Krystian Lupa (*Place des héros*) et le marathon d'excellentes pièces positionnées en fin de Festival (le tonitruant russe Kirill Serebrennikov et sa très baroque adaptation des *Ames mortes* de Gogol ou l'élégant iranien Amir Reza Koohestani avec *Heaven*), la 70^e édition reste une vigie incontournable de la création internationale. Retour en cinq étapes.

Massacre, guerre, terrorisme

On aura du mal à faire le tour exhaustif des pièces qui se concluent dans le sang. Des *Damnés*, par Ivo Van Hove d'après le film de Visconti, sur l'alliance économique d'une puissante famille d'industriels avec le III^e Reich, présenté à la cour d'honneur par la Comédie-Française, à *Place des Héros*, de Thomas Bernhard, sur la résurgence du nazisme dans l'Autriche de la fin des années 80, magnifiquement mis en scène par Krystian Lupa, de *Tristesses* d'Anne-Cécile Vandalem (une des belles découvertes de cette 70^e édition), sur la stratégie machiavélique d'une dirigeante d'un parti d'extrême droite, à *November*, de Lars Norén, éprouvant monologue d'un jeune homme qui s'apprete à tuer un maximum de monde dans son lycée proposé par la Suédoise par Sofia Jupither, en passant par *2666* de Julien Gosselin et le meurtre en série de centaines de femmes au Mexique, ou encore *Que haré yo con esta espada?* d'Angelica Liddell, le marathon du spectateur d'Avignon est loin d'avoir été une bulle d'optimisme. Et on s'est pris à compter les spectacles qui ne traitaient pas du terrorisme et ne se terminaient pas par un massacre. Même les propositions en apparence plus légères et humoristiques, comme *Rameurs et petits jours*, de Raoul Collectif, *Het Land Nod* sur le déménagement d'une toile par le collectif FC Bergman, ou *De l'imagination*, de Clara Le Picard, délicieux spectacle musical à destination des enfants, abordaient mine de rien la terreur et le terrorisme.

Micro HF et vidéos

Peu de spectacles sans vidéo et encore moins sans micro HF. Certes, ni l'usage du numérique ni celui des micros sans fil ne sont une nouveauté. Mais ce qui était frappant, c'est leur généralisation. Avec une utilisation extrêmement variée de la vidéo: le metteur en scène polonais Krystian Lupa a choisi de rendre indiscernables les images mouvantes en fond de décor, et de faire apparaître, au moins une fois, un hologramme sur scène. Anne-Cécile Vandalem, elle, projette sur un écran exclusivement ce qui est caché aux spectateurs - à savoir les scènes d'intérieur, puisque le décor est une rue. Pour le reste, l'usage (excessif) de la vidéo et des micros HF créent de nouvelles conventions: on s'est habitué à ce que des caméramans, en général habillés en

noir, envahissent la scène, tournicotent autour des acteurs, quitte parfois à les cacher intégralement, et qu'une sorte de casque à fil défigure le visage des personnages. Apparemment, ça ne dérange pas le public. Et on ne supporte plus les voix projetées, on les juge déclamatoires. Aujourd'hui, le théâtre donne à voir comme à entendre l'intimité, le for intérieur, les pensées. Et s'il s'agit d'architecture, les recoins, les couloirs, le grenier. Avec parfois un effet pervers: quand l'image décapote l'acteur sur scène, comment ne pas privilégier l'écran sur l'incarnation?

Postdramatique et danse en sourdine

Pendant dix ans, de 2004 à 2013, le tandem de directeurs Hortense Archambault et Vincent Baudriller avait placé l'essentiel de sa programmation sous le signe du «post-dramatique». Celle d'Olivier Py, si elle n'évacue pas tout à fait la performance (Angelica Liddell) et les formes «indisciplinaires» (le collectif flamand FC Bergman), semble valoriser une tradition plus textocentrée - dans laquelle s'inscrit le trio de tertiaires Maëlle Poésy, Thomas Jolly et Jean Bellorini (qui sont davantage des continuateurs que des chercheurs de forme). Quant au «mouvement», on peinait cette année à trouver une chorégraphie vraiment digne d'intérêt dans la programmation officielle.

On avait de l'espoir avec la reconstitution de *Babel* de Sidi Larbi Cherkaoui et Damien Jalet pour la cour d'honneur, puisqu'on venait juste de s'étonner de l'inventivité du *Fractus V* présenté en juin à la Villette. Mais on les a sentis meubler comme ils pouvaient les deux longues heures de show, à coups de solos et de discours de cour de récré sur l'immigration. On s'enchantait de voir la très talentueuse Lisbeth Gruwez (célèbre interprète de Jan Fabre) invitée pour la première fois au Festival... mais hélas avec une pièce sur la peur (*We're Pretty F*ckin' Far From Okay*) un peu plus convenue que ses précédentes. De son côté, Aurélien Bory déployait dans *Espace* une myriade de stratégies astucieuses pour mettre en espace la pensée de Perce, mais nous perdait complètement en faisant danser des interprètes avec des livres coincés entre lesorteils (danser avec les mots, vraiment?). Quant au jeune chorégraphe libanais Ali Chahrouh, il a été acclamé par certains comme la «révélation» du Festival avec ses deux pièces (*Fatme* et *Leïla se meurt*) jugées «hymniques» autour des rituels de deuil chérites. Mais au-delà de l'intérêt purement documentaire et de l'élégance de l'objet (un minimalisme bien comme il faut), on a trop souvent baillé pour communier.

Pièces autothématiques

Théâtre dans le théâtre dans le théâtre... Les artistes de scène semblent jouer plus que jamais avec la manière de faire du théâtre à partir de tous les éléments qui composent la séance théâtrale elle-même, mais aussi son mode de production, de

CULTURE/

diffusion, de communication, de réception. Tout au long de la saison 2015-2016, on avait noté le nombre de pièces «métathéâtrales», autoréflexives, qui jouaient à l'envers avec le principe ancestral de la mise en abyme. À Avignon, le collectif La Piccola Famiglia s'est essayé de son côté au feuilleton sur l'histoire du Festival (à Libération, on est très divisés sur l'esthétique de la troupe de Thomas Jolly). Sur tout, on s'est enthousiasmé de découvrir une commande passée à un jongleur et à un performeur qui ne se connaissent pas (*Il est trop tôt pour un titre*, de Halory Goerger et Martin Palisse, dans le cadre de «Sujet à vie») donner naissance à une formidable pièce sur la façon de réconcilier des disciplines qui s'ignorent (jonglage et théâtre). Comme dans le très singulier *Het Land Nod* des Jeunes Flamands FC Bergman, on y parlait en sourdine du potentiel de résistance de l'art, de ses outils dérisoires face au vacarme qui gronde. Comme dans l'excellent *We Love Arabs* (du chorégraphe israélien Hillel Kogan, présenté dans le Off) qui montrait le processus de création d'une pièce «engagée», on y trouvait un théâtre «politique» conscient des impasses du vieux théâtre didactique.

Après le bain de sang

Malaise. Au lendemain de la tragédie de Nice, fallait-il continuer à jouer, et à faire, selon la tradition, des «pots de première» où journalistes et gens du spectacle se rencontrent et sympathisent? Oui, a dit Avignon. Mais peut-on prétendre déceimement que c'est uniquement pour ne pas céder à la terreur que tout a continué (presque) comme si de rien n'était, et non pour des raisons économiques? A l'inverse, quel sens aurait eu une interruption du Festival, ne serait-ce que durant les jours de deuil national? Une telle suspension n'aurait-elle pas été dérisoire face à l'horreur du massacre? Olivier Py a proposé aux compagnies, «face à ceux qui veulent qu'on se taise, non pas une minute de silence mais des applaudissements aux forces de la vie». Il fallait essayer. L'effet - une salle comble qui applaudit avant une représentation - nous a semblé atrocement inadéquat. Seule la Comédie-Française a demandé aux spectateurs, jusqu'à la fin des représentations, une minute de silence. Aussi sobre et minimale que soit cette minute, elle nous a paru rendre possible le spectacle, et témoigner, très fugitivement, de l'absence d'amnésie. ➤



Les Ames mortes, mis en scène par Kirill Serebrennikov d'après Gogol. PHOTO ALEX YOCU

BSE FESTIVAL
LES ESCALES SAINT-NAZAIRE
29/30/31 JUILLET 2016

KNAP STAD ZA

IGGY POP
SELAH SUE
FAADA FREDDY
JOHNNY CLEGG
LOUISE ATTAQUE
CARAVAN PALACE
THE SHOES
BREAKBOT

IBEYI
TUMI
BATUK
JAMBINAI
CALYPSO ROSE
UBIUNTU
GRUPO FANTASMA
ORANGE BLOSSOM
GENERAL ELEKTRIKS
SKIPEDIE vs LINDIGO
BATTLE CORDE LISSE

FOCUS CARE TOWN
PETRE INCUBUS
DISKOBUS
DUBHASTA
FUTUR PHORE

www.lescales.com

À l'affiche, Critiques // ESPAECE, d'Aurélien Bory, à l'Opéra Grand Avignon

ESPAECE, d'Aurélien Bory, à l'Opéra Grand Avignon

Juil 26, 2016 | Commentaires fermés sur ESPAECE, d'Aurélien Bory, à l'Opéra Grand Avignon

f article de [Jean Hostache](#)



© Christophe Raynaud de Lage

ESPAECE, contraction d'Espèces d'espaces de Georges Perec, s'inspire de l'œuvre littéraire de ce célèbre auteur français. Il fait de ce néologisme toute une recherche scénique stimulé par l'envie d'expérimenter la place de l'individu, du corps dans un espace : comment celui-ci vient s'y intégrer, comment il en prend les formes où les repousse en permanence... Il y a d'ailleurs dans sa syntaxe scénique une construction oulipienne où Bory, à l'instar de Perec, vient rêver des labyrinthes au plateau, aime fonctionner par contraintes et règles du jeu, faisant de la scène un espace où ses interprètes doivent se perdre et déconstruire leur reflexes pour explorer d'autres champs insoupçonnés.

Le spectacle est visuellement très fort. Les images sont fortes, et frappent comme une machine écrire le souvenir du spectateur. On a parfois du mal à creuser le fond du propos qui a tendance à être noyé dans l'esthétique. Mais il s'agit là de spectaculaire ! D'une forme plurielle alliant circaciens, chanteurs lyriques, concepteurs visuels, acteurs ou acrobates. Ce mélange et cette alliance donnent une représentation réjouissante, et ouvrent des espaces de rêve et d'imagination aussi beaux que ceux de l'enfance.

ESPAECE

Conception, scénographie et mise en scène Aurélien Bory
Collaboration artistique Taïcyr Fadel
Décors Pierre Dequivre
Lumière Arno Veyrat
Musique Joan Cambon
Costumes Sylvie Marcucci

Avec Guilhem Benoît, Mathieu Desseigne Ravel, Katell Le Brenn, Claire Lefillâtre, Olivier Martin-Salvan
Du 15 au 23 juillet 2016

Opéra Grand Avignon

Place de l'horloge 84000 Avignon
Réservation au 04 90 14 14 14
www.festival-avignon.com

Région / en tournée / conception, scénographie et mes Aurélien Bory

ESPACE

Publié le 30 août 2016 - N° 246

Aurélien Bory donne forme à une émouvante évocation théâtrale en reliant sur le plateau l'écriture et l'histoire de Georges Perec. Un pari relevé avec maestria et sensibilité.



Espace de Aurélien Bory, une création du Festival d'Avignon 2016. © Christophe Raynaud de Lage

Pour un créateur aussi audacieux qu'Aurélien Bory, qui conçoit le théâtre comme un art de l'espace, et se plaît à entrelacer divers champs artistiques – cirque, danse, théâtre... –, il n'est guère surprenant que Georges Perec soit devenu une infinie source d'inspiration. Aux affluents multiples et complexes. Embrassant toute la subtilité de cette écriture qui juxtapose – entre autres – veines fictionnelle et autobiographique, la réussite émouvante du spectacle provient de la volonté d'Aurélien Bory de fonder son travail sur les articulations et les échos entre l'écriture liée à diverses contraintes formelles et l'histoire tragique de l'auteur, jeune orphelin dont le père perdit la vie au combat et la mère mourut assassinée à Auschwitz. Une mort sans sépulture effacée comme des millions d'autres. Evitant l'écueil de l'illustration, Aurélien Bory réussit à construire une œuvre où la forme et le sens s'imbriquent et résonnent, une œuvre parfois profondément bouleversante où se croisent l'écrasant et l'infime, l'artisanal et le symbolique, sans oublier quelques traits d'humour. Il a pour cela observé « *des motifs récurrents dans ses textes, tels que le vide, le trou, l'absence ou la trace, celle qu'on laisse mais aussi celle qu'on suit.* »* Si l'essai *Espèces d'espaces*, qui répertorie en treize chapitres autant d'espaces différents, a constitué une excellente entrée en matière dans l'univers de Georges Perec, c'est toute l'œuvre de cet immense écrivain qui fonde cet opus patiemment réfléchi, qui fut précédé de plusieurs *B(r)ouillons*, présentations publiques de travaux en cours. « *L'objet de ce livre n'est pas exactement le vide, ce serait plutôt ce qu'il y a autour ou dedans* » note Georges Perec à propos d'*Espèces d'Espaces*.

Une machine théâtrale imbriquant la forme et le sens

L'œuvre s'intitule *Espæce* : un e en plus, une superposition d'espèce et d'espace comme pour marquer que l'espèce humaine habite ici l'espace scénique, dans une tentative artistique obstinée et ambitieuse. Hommage à l'auteur et au livre, objet qui emporte dans un riche imaginaire et aide à supporter le monde, la machine théâtrale se compose de quatre vastes pans de murs en mouvement qui se plient et se déplient, avalant les personnages au passage. Comme l'Histoire avec sa grande hache a englouti l'enfance de l'auteur. L'acrobate Guilhem Benoit, le danseur-équilibriste Mathieu Desseigne Ravel, la contorsionniste Katell Le Brenn, la chanteuse lyrique Claire Lefilliâtre et le comédien Olivier Martin Salvan unissent leur talent pour créer un puzzle mouvant à jamais inachevé, marqué par une conscience aiguë de l'absence et du vide, par une sorte de fébrilité implacable et toujours répétée. Cette course millimétrée semble être la proie d'un hasard risqué, imposant le défi permanent d'essayer de « *ne pas se cogner* », et culmine dans une scène magnifique, où la trace s'interrompt, où s'affiche le E (eux) des chers disparus – la lettre E est absente du roman *La Disparition* –, où s'élabore aussi un mots croisés poignant – Georges Perec fut un verbicruciste chevronné –, et où résonne un triste Kaddish désincarné. Grâce à l'espace d'invention du théâtre, Aurélien Bory donne vie à la scène en artiste accompli.

Agnès Santi

* Lire l'entretien avec Aurélien Bory dans notre hors série *Avignon en Scène(s)* de juillet 2016.